

Dominique Brynaert

Fin de contrat

**Personnages :**

Pierre Mazaroff, l'écrivain

Laetitia, la maîtresse

Calliope, La Muse

Dragomir, le concierge

Béatrice, l'épouse

Bertrand, l'éditeur

Un salon dans un vaste appartement cosu, aux murs blancs. Des œuvres d'art contemporain sont accrochées aux murs. Quatre portes. Celle de l'entrée de l'appartement, celle de la chambre menant aussi à la salle de bain, celle du bureau de Pierre et enfin celle du placard à balais. Un canapé avec table basse, un meuble-bar.

Au lever de rideau la sonnerie musicale d'un téléphone portable se fait insistante. Venant de la chambre, Pierre, en pyjama, entre dans la pièce.

**PIERRE** : Voilà, voilà... Mais il est où ce putain de téléphone ?  
*Il le trouve dans le canapé. Il regarde l'écran sans décrocher.*

Ah non, encore ! Mais tu m'emmerdes mon vieux, tu m'emmerdes. Je ne te réponds plus, tu entends, je ne te réponds plus !

*Laetitia entre à son tour par la même porte. Elle est en nuisette, et semble encore sortir du sommeil.*

**LAETITIA** : Qu'est-ce qu'elle est agaçante ta sonnerie.

*Il coupe l'appel.*

**PIERRE** : Évidemment, ça t'a réveillée. Et moi qui prenais plaisir à te regarder si bien dormir.

**LAETITIA** : *(l'enlaçant, tendre)* Tu es un amour.

**PIERRE** : C'est la faute à cet imbécile qui n'arrête pas de m'appeler.

**LAETITIA** : Pauvre lapinou. C'est qui est le gros méchant qui te harcèle comme ça ?

**PIERRE** : Le pire des hommes. Mon éditeur.

**LAETITIA** : Ah.

**PIERRE** : Il angoisse. Et quand il angoisse, il emmerde.

**LAETITIA** : Il a peut-être ses raisons.

**PIERRE** : Financières, seulement financières. Ces gens-là, Laetitia, sont des vampires. Dès que tu commences à faire des best-sellers, ils te voient comme une vache à lait qui, chaque année, doit pondre un nouveau livre.

**LAETITIA** : C'est dur pour une vache de pondre.

**PIERRE** : C'est ça, moque-toi. Tu n'imagines pas ma vie.

**LAETITIA** : Un peu tout de même. Pierre Mazaroff, auteur parmi les plus lus en Europe, traduit dans une trentaine de langues, plusieurs romans adaptés en série télé, et le chouchou des

médias qui adorent quand il dit du mal des autres écrivains. Surtout ceux qui ont des prix littéraires.

**PIERRE** : Il y a l'homme aussi, l'homme avec ses doutes et ses souffrances.

**LAETITIA** : Mon pauvre, pauvre Lapinou. Pour les doutes je ne peux rien faire, mais pour les souffrances j'ai quelques petites idées pour te les faire oublier.

**PIERRE** : Vile tentatrice... *(Il l'enlace et l'embrasse)* Allons, soyons raisonnables, tu m'as déjà épuisé cette nuit et la nouvelle femme de ménage ne va pas tarder à arriver.

**LAETITIA** : Une nouvelle femme de ménage ? Que reprochais-tu à la précédente ?

**PIERRE** : Elle était moche.

**LAETITIA** : La laideur n'empêche pas de prendre les poussières. Mais si ton but est de t'envoyer en l'air avec une femme de ménage...

**PIERRE** : Rassure-toi, cela ne fait pas partie de mes fantasmes. C'est juste un problème d'esthétisme. J'ai besoin que tout ce qui gravite autour de moi soit agréable au regard. Les tableaux, les femmes... C'est pour cela que je suis amoureux de toi. Tu es très agréable à regarder, ma chérie.

**LAETITIA** : Eh bien, j'espère que ta vue ne baissera pas trop vite. *(Elle l'embrasse)* Je vais rapidement m'habiller. Je ne voudrais pas perturber ton rendez-vous.

*Elle se retire dans la chambre sans fermer la porte.*

**PIERRE** : Les femmes ! Délicieuses, mordantes et imprévisibles. *Une sonnerie, celle de la porte d'entrée, retentit.*

Déjà ?

*Il se précipite vers la chambre.*

Chérie, mon peignoir. La femme de ménage est là !

*Elle lui lance le peignoir à travers la porte et referme celle-ci d'un coup brusque. Pierre enfle le peignoir et va ouvrir. Entre Calliope, femme habillée avec classe, avec à l'épaule un sac de luxe.*

**PIERRE** : Ah ? Vous n'êtes pas la femme de ménage. Ou alors, on a changé le modèle de base.

**CALLIOPE** : Désolée de vous décevoir, je ne m'occupe pas des arts ménagers.

**PIERRE** : Mais, ça se voit, ça se voit. Enfin, je veux dire que rien dans votre apparence, tout à fait charmante d'ailleurs,

ne trahit le moindre souci de passer l'aspirateur. Attention, je ne prétends pas qu'il y ait des femmes qui, plus que d'autres...

**CALLIOPE** : Je peux entrer ?

**PIERRE** : Mais certainement. Je suis confus de vous recevoir dans cette tenue. Si j'avais su.

**CALLIOPE** : Pourquoi ? Vous avez l'habitude de recevoir votre femme de ménage en peignoir ?

**PIERRE** : Ah pas du tout, pas du tout !

**CALLIOPE** : (*s'arrêtant devant un des tableaux*) : Tiens ? Vous avez un Bougalski.

**PIERRE** : Oui. Une très belle opportunité lors d'une vente aux enchères. Une œuvre de sa première période. La meilleure à mon sens. On ressent toute son intransigeance face aux limites des conventions obsolètes du figuratif. Vous aimez l'art ?

**CALLIOPE** : Je connais personnellement Bougalski.

**PIERRE** : Mais quelle chance, vous avez ! Ce peintre est un génie, de ceux qui marquent l'Histoire de la peinture. Même si aujourd'hui, il n'expose plus. Que fait-il d'ailleurs ? Il peint toujours ?

**CALLIOPE** : Il fait des maquettes.

**PIERRE** : Des maquettes ? Vous voulez dire des œuvres hors cadre et en trois dimensions.

**CALLIOPE** : Des maquettes. D'avions, de bateaux, de monuments historiques. Je crois qu'il termine la reproduction à échelle miniature du Taj Mahal. Uniquement avec des allumettes.

**PIERRE** : Ah, nom de Dieu ! Mais pourquoi ?

**CALLIOPE** : Pour passer le temps. Depuis qu'il n'a plus aucune inspiration, il s'ennuie.

**PIERRE** : Mais c'est terrible. Un si grand artiste.

**CALLIOPE** : Seuls les siècles jugeront Monsieur Mazaroff. Ou plutôt devrais-je vous appeler Monsieur Leveau.

**PIERRE** : Comment connaissez-vous mon véritable nom de famille ?

**CALLIOPE** : Nous sommes de vieilles connaissances.

**PIERRE** : Ah bon ? Navré, je ne me rappelle pas de vous.

**CALLIOPE** : La première fois que nous nous sommes rencontrés, vous aviez à peine seize ans, plus de cheveux et moins d'assurance qu'aujourd'hui. Vous ne saviez pas encore ce que vous alliez faire de votre vie. Vous étiez encore Pierre Leveau, fils d'Yvan Leveau, employé municipal à la mairie de

Plougerneau et de Marie-Louise Legoff, femme au foyer. C'est votre éditeur qui vous a suggéré de changer de nom et de récit familial. C'est ainsi qu'est né Pierre Mazaroff, authentique descendant d'un russe blanc devenu chauffeur de taxi à Paris, ayant transporté les plus célèbres noms de la littérature, dont Ernest Hemingway.

**PIERRE** : Vous prétendez m'avoir connu adolescent ? Difficile à croire. Si c'était vrai vous devriez avoir au moins...

**CALLIOPE** : Je n'ai pas d'âge. Je n'ai jamais eu d'âge.

**PIERRE** : D'accord. Donc je viens de faire entrer chez moi soit une folle, soit une journaliste qui a décidé de jouer la carte de la mystification pour me soutirer une interview non négociée. Dans les deux cas, je vous demande de partir.

*Il ouvre la porte de l'appartement, mais Calliope ne bouge pas.*

Je crois avoir été clair.

**CALLIOPE** : Je vais vous rafraîchir la mémoire. Vous étiez sur la plage de Kervenni à Plouguerneau. Il faisait gris et les vagues étaient agitées. À l'image de votre humeur. Votre professeur de français, Monsieur Le Bellec vous avait remis votre rédaction sur laquelle il avait annoté : « Belle plume, mais manque total d'imagination ». Cette dépréciation vous avait d'abord révolté avant d'admettre que le chemin pour devenir Alexandre Dumas, votre auteur préféré, risquait d'être long.

**PIERRE** : Mais qui êtes-vous à la fin ?

**CALLIOPE** : Fermez cette porte. Il n'est pas nécessaire que vos voisins profitent de notre conversation.

*Il obtempère.*

Au moment même où vous preniez conscience que le seul talent de la plume sans la puissance de l'imaginaire était insuffisant, je vous ai rejoint sur la plage. Et déjà, vous m'avez tout de suite demandé qui j'étais.

**PIERRE** : Et vous m'avez répondu ?

**CALLIOPE** : Que c'était sans importance.

**PIERRE** : Décidemment.

**CALLIOPE** : Votre colère, votre tristesse, votre début de résilience m'ont émue. Je vous ai parlé de ces auteurs qui ne craignent pas la feuille blanche, de ces peintres qui découvrent, dans leurs rêves, les toiles qu'ils vont peindre par la suite. Je vous ai dit qu'avec mon aide vous deviendriez un écrivain connu et qu'un jour votre professeur de français achèterait l'un de vos livres, s'octroyant l'illusion d'être

à l'origine de votre vocation. Cette idée vous a arraché un sourire et vous m'avez demandé si j'étais fée ou sorcière.

**PIERRE** : ... Et vous m'avez déclaré : « ni l'une ni l'autre ». Vous m'avez évoqué votre famille ; Clio, Erato, Euterpe, Melpomène... *(Il hésite)*

**CALLIOPE** : Polymnie, Terpsichore, Thalie, Uranie... et moi. Calliope.

**PIERRE** : Les neuf muses grecques ! Toutes filles de Zeus. Je n'avais pas rêvé. Notre rencontre a réellement existé. J'ai cru que c'était un songe délirant. Une femme venue de nulle part qui vous propose d'être votre inspiratrice, d'alimenter votre imagination comme ces robinets qui délivrent de l'eau aussitôt que vous posez le pied dans votre baignoire.

**CALLIOPE** : Parlons-en de votre baignoire ! Certains auteurs ont besoin de se promener dans la nature, de s'installer à la terrasse d'un bistrot pour observer leurs contemporains, d'autres vont tenter des expériences avec des drogues, mais vous, quand il vous faut des idées, vous allez prendre un bain.

**PIERRE** : Et alors ? Les propriétés de l'eau chaude sur l'esprit sont largement insoupçonnées.

**CALLIOPE** : Ah, je vous en prie ! Ce n'est pas l'eau chaude qui fait naître des personnages, des situations dramatiques, des dialogues drôles et intelligents, c'est moi ! J'aurais adoré vous inspirer au milieu de la forêt de Brocéliande, mais vous préféreriez me convoquer dans votre salle de bain étriquée, aux carrelages jaunes et tristes. J'avais espéré de grands espaces pour de grandes inspirations. Je voulais que vous me fassiez voyager, parcourir votre monde des humains pour vous inspirer des récits épiques et sidérants. Et au lieu de cela, depuis toutes ces années, vous me cloîtrez dans une pièce chaude et humide, m'obligeant, invisible à votre regard, à vous observer en train de vous gratter les parties intimes en attendant que je vous envoie des idées géniales. Pour être honnête, la vue de votre corps de plus en plus flasque au fil des ans a fini par jouer sur mon moral.

**PIERRE** : C'est charmant.

*Laetitia entre dans la pièce, un sac à dos à l'épaule.*

**LAETITIA** : Désolée si je dérange, mais il faut que j'y aille...  
*Elle découvre Calliope, la détaille de haut en bas, suspicieuse.*  
C'est vous la nouvelle femme de ménage ?

**PIERRE** : Oui je sais, à première vue ça ne se voit pas tout de suite.

*Il ouvre la porte du placard à balais.*

Mais ce n'est pas l'habit qui fait la femme de ménage, c'est l'accessoire.

*Il remet à Calliope, stupéfaite, un plumeau pour prendre la poussière. Elle le tient ridiculement tendu comme un sceptre.*

Voilà ! Là, c'est autre chose. On sent l'employée expérimentée prête à décoller la poussière, à traquer la toile d'araignée, à faire disparaître la plus petite miette de pain tombée sur le tapis.

*(s'adressant à Calliope)* Alors, je vous le dis, je suis très exigeant en ce qui concerne les miettes de pain.

**LAETITIA** : *(À Calliope)* Comment vous appelez-vous ?

**CALLIOPE** : Calliope.

**LAETITIA** : Ce n'est pas banal.

**PIERRE** : Elle est grecque et elle ne parle pas notre langue.

**LAETITIA** : Elle comprend le français tout de même.

**PIERRE** : Oui. Juste quelques mots ; poussière, aspirateur, miettes... Suffisamment pour vaquer. D'ailleurs, il est temps qu'elle vaille *(Il lui fait signe d'agiter le plumeau)* Vaquer, vaquer ! Capito ?

**LAETITIA** : C'est de l'italien, Pierre.

**PIERRE** : Et alors ? C'est de l'italien international. Tout le monde comprend cela, même les Grecques.

*Calliope fait semblant de travailler visiblement contrariée.*

**LAETITIA** : Tu me parais très nerveux.

**PIERRE** : Mais pas du tout, pas du tout. Je suis dans une zénitude complète. J'ai passé une nuit merveilleuse avec la femme que j'aime et je vais passer la matinée avec une Grecque traqueuse de miettes. Mon existence est magnifique.

**LAETITIA** : Peut-être, mais tu devrais t'habiller, ce serait plus convenable.

**PIERRE** : Mais bien sûr mon amour. Ne fut-ce que pour cacher mon côté... flasque.

**LAETITIA** : *(riant)* Rassure-toi, tu restes très bien pour ton âge.

**PIERRE** : Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment...

**LAETITIA** : Oui, trois fois oui, prends-le comme un compliment.

*Elle l'embrasse tendrement.*

Tu m'appelles dans la journée ?

**PIERRE** : Promis.

**LAETITIA** : Je t'aime, mon lapinou.

*Elle sort.*

**CALLIOPE** : Mon lapinou ?

**PIERRE** : Désolé de vous partager ma vie privée, mais en même temps vous en connaissez plus sur moi que la plupart des gens. J'oserais même dire que nous sommes assez... intimes.

*Elle lui remet le plumeau en main.*

**CALLIOPE** : Pas au point de faire votre ménage !

**PIERRE** : Que vouliez-vous que je lui dise ? Ma chérie, je te présente Calliope, fille de Zeus, mère d'Orphée, maîtresse d'Apollon, venue me signifier qu'elle n'aime ni ma salle de bain ni mes bourrelets.

**CALLIOPE** : Le problème n'a plus lieu d'être.

**PIERRE** : Que voulez-vous dire ?

**CALLIOPE** : Ne me faites pas croire que vous avez occulté la partie la plus importante de notre discussion sur la plage ?

**PIERRE** : Vous vous souvenez de tout, vous ?

**CALLIOPE** : Oui

**PIERRE** : Parce que vous n'êtes pas humaine.

**CALLIOPE** : Parce que tous mes actes et toutes mes interventions sont parfaitement organisés, répertoriés et archivés.

**PIERRE** : Pour une muse qui officie dans l'artistique, vous avez un petit côté bureaucrate.

**CALLIOPE** : J'ai des comptes à rendre.

**PIERRE** : À qui ?

**CALLIOPE** : Tout ce que je vous dirais est au-dessus de la compréhension humaine.

**PIERRE** : L'esquive est facile. Et donc, quel est cet oubli important ?

**CALLIOPE** : Je vous ai signifié que notre arrangement n'était pas éternel, qu'il arriverait un jour à son terme. Et c'est aujourd'hui. Je suis venue vous annoncer la fin de notre collaboration.

**PIERRE** : C'est une blague ?

**CALLIOPE** : Je ne suis pas rendue célèbre pour mon sens de l'humour.

**PIERRE** : Jamais vous ne m'avez dit cela !

**CALLIOPE** : La désespérante mauvaise foi des hommes... Vous avez bel et bien conclu un contrat à échéance.

**PIERRE** : En somme, vous me jetez comme une merde ?

**CALLIOPE** : Je ne l'aurais pas dit comme cela, mais l'idée générale y est.

**PIERRE** : C'est dégueulasse !

**CALLIOPE** : Après toutes ces années, je pourrais espérer un peu de gratitude.

**PIERRE** : Simenon : cent quatre-vingt-treize romans sous son nom ! Agatha Christie : soixante-six, Georges Sand : quatre-vingt-dix ! Et vous voulez que je m'arrête maintenant ?

**CALLIOPE** : Ah mais moi, je ne veux rien. Nous sommes simplement en fin de contrat. Vous pourrez continuer à écrire, mais vous n'aurez plus le bénéfice de mon souffle d'inspiration. Ce qui ne vous empêchera pas de publier. Voyez le nombre de livres insipides qui paraissent tous les ans. Et puis vous pourrez faire vos mémoires. Cela ne demande aucune imagination, juste une manière élégante de manier la plume, une qualité qui vous appartient depuis le début.

**PIERRE** : Mais je n'ai aucune envie de raconter mes mémoires !

**CALLIOPE** : Un livre sur le bien-être peut-être ? C'est tendance. Ou peut-être vos meilleures recettes de cuisine ?

**PIERRE** : Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai comme la très nette impression que cette mise à mort vous amuse.

**CALLIOPE** : Vous dramatisez. En même temps, c'est votre métier. N'y voyez rien de personnel, j'applique juste une procédure que je suis obligée de suivre.

**PIERRE** : Une fonctionnaire, je suis tombé sur une fonctionnaire !

**CALLIOPE** : Grâce à toutes les histoires que je vous ai inspirées, vous pouvez vous permettre de vivre sur votre seule notoriété. Et puis, un livre de plus est parfois un livre de trop.

**PIERRE** : Ah, parlons-en de ma notoriété. Je cite de mémoire : « Pierre Mazaroff est un auteur pathétique, sans élan, qui utilise les mêmes grosses ficelles dramatiques ». Voilà ce qu'un journaliste a osé publier. Il paraît que je suis facile à lire. Un écrivain de plage !

**CALLIOPE** : Le succès engendre la jalousie, c'est connu.

**PIERRE** : Le pire, c'est qu'il n'a pas tout à fait tort. J'ai écrit en dessous de mes capacités. Poussé par un éditeur qui n'a eu de cesse de me faire publier toujours le même genre de récits.

**CALLIOPE** : Je vous le confirme. Vous m'avez sous-employée.

**PIERRE** : Douze romans de plage ! Quelle gloire ! Mais il n'y en aura pas de treizième. Je l'ai jeté à la poubelle.

**CALLIOPE** : Vous avez jeté votre manuscrit !

**PIERRE** : Une inspiration soudaine. Et celle-là, vous n'y êtes pour rien. Ce récit m'emmerdait. Vous ne deviez pas être en forme le jour où vous me l'avez mis en tête.

**CALLIOPE** : Je ne prétends pas que c'était ma meilleure idée, mais elle avait un petit quelque chose. Un côté...

**PIERRE** : Sable de plage.

**CALLIOPE** : Eh bien, tant pis pour vous. Notre convention s'achève. Il n'y a rien de plus à ajouter.

**PIERRE** : Un instant. Pourriez-vous me rappeler exactement les termes qui actent l'expiration de notre contrat.

**CALLIOPE** : Quelle importance ?

**PIERRE** : Moi aussi, je peux me montrer procédurier.

**CALLIOPE** : D'accord... « Les deux parties conviennent que le contrat qui les lie prendra définitivement fin au terme d'une date mutuellement et librement convenue sans possibilité de reconduction ». Et nous avons décidé d'un commun accord que ce serait à la fin de cette journée. À l'époque, l'échéance vous semblait suffisamment éloignée pour vous laisser le temps de construire une œuvre.

**PIERRE** : ... Sans possibilité de reconduction.

**CALLIOPE** : J'ai d'autres auteurs qui m'attendent. Puisque je ne vous suis plus d'aucune utilité, je vais vous laisser.

**PIERRE** : Il n'en est pas question ! Contractuellement, vous êtes à mon service jusqu'à minuit.

**CALLIOPE** : Vous n'espérez tout de même pas que je fasse votre ménage en attendant l'heure ?

**PIERRE** : J'ai un autre roman à terminer. Celui qu'on ne lira pas sur une plage, mais chez soi, dans un silence respectueux et admiratif.

**CALLIOPE** : Et quel est le titre de ce futur chef-d'œuvre ?

**PIERRE** : « L'homme réparé ».

**CALLIOPE** : Vous êtes sérieux ? Cela fait quinze ans que je vous ai soufflé l'idée de cette histoire et qu'elle prend la poussière dans un tiroir. Quinze années pendant lesquelles vous vous êtes répété que vous n'arriveriez jamais à être à la hauteur de ce sujet. Cent fois vous vous êtes promis d'y revenir

et à chaque tentative, après quelques pages, vous étiez en situation d'échec. Alors, n'essayez pas de me gruger Pierre Mazaroff.

**PIERRE** : Il me reste trente pages...

*Calliope est surprise.*

Ça vous la coupe ça ! Adieu la poussière ! Six mois que je bosse dessus en parallèle de l'autre. Écrire deux livres à la fois c'est aussi compliqué que l'adultère. Cela fait des lustres que j'aurai dû remettre mon treizième roman qui n'a jamais aussi bien porté son nom : « Où es-tu ? ». C'est ce que voudrait savoir Bertrand Solignac, qui me harcèle depuis des semaines pour savoir où j'en suis. J'allais bientôt lui dire : « mon pauvre Bertrand, j'en aime un autre ». Ou plus exactement « j'ai un autre livre dans ma vie et il y a des circonstances qui imposent un choix. Et c'est au moment où je veux prendre le risque de balancer mon éditeur pour une aventure littéraire qui sera peut-être sans lendemain que vous m'annoncez que vous ne voulez plus m'inspirer ! C'est lamentable.

**CALLIOPE** : Je vous l'ai dit, le contrat...

**PIERRE** : Prends fin à minuit, je sais !

*Temps.*

**CALLIOPE** : Vous avez vraiment besoin de moi pour l'achever ?

**PIERRE** : Je ne parviens pas à me décider pour le dénouement.

**CALLIOPE** : Votre vieille peur...

**PIERRE** : Je déteste décevoir les lecteurs.

**CALLIOPE** : Puis-je lire vos feuillets ?

**PIERRE** : Vous allez m'aider ?

**CALLIOPE** : Peut-être.

*Pierre ouvre la porte de la pièce qui lui sert de bureau et s'y engouffre.*

L'angoisse de la fin ratée, celle qui est incohérente avec le reste du récit ou qui est trop prévisible. La hantise de tous les écrivains ! Les pires sont ceux qui hésitent devant la mort du héros. Tiens ? Saviez-vous que Dumas a pleuré lorsqu'il a occis ce pauvre Porthos, écrasé sous un rocher ?

*Pierre revient avec une farde dans laquelle il y a ses feuillets*

**PIERRE** : Je ne tue jamais mes personnages !

**CALLIOPE** : C'est juste. On ne le dirait pas, mais vous êtes un tendre. À moins que vous ne redoutiez la colère de vos fans.

**PIERRE** : Bien pire ! Une prise d'otage comme dans « Misery » de Stephen King. (*Il lui remet son manuscrit*) Je vous laisse lire, j'en profite pour m'habiller.

*Il se retire dans la chambre.*

*Calliope va s'installer dans le canapé. Elle dépose le manuscrit, et lève ensuite les bras vers le ciel.*

**CALLIOPE** : Chronos, j'en appelle à tes pouvoirs.

*Changement soudain de lumière attestant que le Temps s'est arrêté. Elle prend le manuscrit et tourne les feuillets à vitesse accélérée. Puis elle le dépose, pensive.*

*Vous n'avez jamais été... meilleur.*

*Pierre entre précipitamment. Aussitôt retour à la lumière normale. Il porte une chemise, un slip de type boxer long, des chaussettes, mais n'a pas eu le temps de passer son pantalon.*

**PIERRE** : Qu'est-ce que vous avez dit ?

**CALLIOPE** : Que je trouve cela excellent

**PIERRE** : Vous ne pouvez pas avoir tout lu. Personne ne lit si vite.

**CALLIOPE** : Vous oubliez que je suis fille de Zeus. Cela offre quelques petits privilèges.

**PIERRE** : Admettons... Eh bien ?

**CALLIOPE** : C'est fort différent de ce que vous avez fait jusqu'ici. Mais vos lecteurs actuels vont-ils vous suivre ?

**PIERRE** : Justement, je vais leur jouer ma partition à la Romain Gary. Je publierai sous pseudonyme. Au début, personne ne saura que c'est moi. Et surtout pas mes chers amis critiques littéraires. Je vais leur laisser l'opportunité de m'encenser dans leurs articles et l'heure venue, je révélerai la supercherie les confrontant à leur contradiction et à leur médiocrité. « Vous avez vomi Pierre Mazaroff, mais adulé Jacques Legoff ! » Oui Legoff, le nom de ma mère. Je lui dois cela, la pauvre femme. Elle n'a jamais saisi pour quelle raison je m'appelais Mazaroff et chaque fois qu'elle me voyait elle me demandait pourquoi je n'avais plus le nom de mon père.

**CALLIOPE** : Il vous faudra effectivement chercher une nouvelle Maison d'Édition.

**PIERRE** : Repartir à zéro, être l'auteur que j'ai rêvé d'être plutôt que celui que l'on a fabriqué... Dommage, c'était un beau projet.

**CALLIOPE** : J'ai peut-être quelques suggestions pour la conclusion de ce roman.

**PIERRE** : Sérieux ?

**CALLIOPE** : Sérieux.

**PIERRE** : Dans ce cas, allons-y !

*Il se dirige vers la porte de la chambre*

**CALLIOPE** : Où allez-vous ?

**PIERRE** : Eh bien à la salle de bain !

**CALLIOPE** : Ah non, ça suffit !

**PIERRE** : Je ne me déshabillerai pas. Je vais juste me coucher dans la baignoire.

**CALLIOPE** : Votre salle de bain je ne peux plus la voir ! Si vous voulez être en position couchée, vous n'avez qu'à vous installer sur le canapé.

**PIERRE** : Je n'ai pas l'habitude, je ne sais pas si ça va fonctionner.

*Il va s'allonger dans le canapé.*

Comme ça, j'ai l'impression d'être chez le psychanalyste.

**CALLIOPE** : Bon... J'aime beaucoup l'idée que votre héros soit soudainement submergé par le doute, mais je me dis qu'il serait intéressant de...

*Le bruit de la sonnette de l'appartement se fait entendre*

Vous attendez quelqu'un ? Votre femme de ménage sans doute ?

**PIERRE** : (se levant et se dirigeant vers la porte d'entrée) Elle est en retard. Je la fous à la porte !

*Il ouvre et c'est Laetitia qui entre.*

**LAETITIA** : Mais tu es en slip ?!

**PIERRE** : Parfaitement. Et alors ? J'étais en train de m'habiller. Et toi qu'est-ce que tu fais là ?

**LAETITIA** : J'ai oublié mon GSM dans la chambre. (Regardant vers Calliope) Elle n'a pas l'air de vaquer beaucoup.

*Elle entre dans la chambre.*

**PIERRE** : (à Calliope) Elle oublie toujours quelque chose. Je n'ai jamais rencontré une fille aussi distraite.

**CALLIOPE** : Je pense qu'elle l'a fait exprès.

**PIERRE** : Mais pourquoi ?

**CALLIOPE** : Vous, moi, seuls dans votre appartement...

**PIERRE** : C'est idiot.

**CALLIOPE** : Pas pour elle.

**PIERRE** : Elle n'a aucune raison d'être jalouse, je suis le type le plus fidèle du monde !

**CALLIOPE** : Réponse typique d'homme pratiquant l'adultère. Ce qui est votre cas puisque vous êtes marié. Et pas avec elle.

**PIERRE** : Cela fait un an que ma femme et moi vivons séparés. Alors chacun peut bien faire ce qu'il veut de son côté.

**CALLIOPE** : Pourquoi n'avez-vous jamais divorcé ?

**PIERRE** : Joker ! Je n'ai pas du tout envie de parler avec vous de ma vie privée. Nous avons mieux à faire.

*Entrée de Laetitia avec son GSM à la main.*

**LAETITIA** : Je l'ai... Qu'est-ce que vous avez de mieux à faire ?

**PIERRE** : Je lui disais qu'elle avait mieux à faire que ... de vouloir nettoyer les vitres.

**LAETITIA** : Tu devrais mettre un pantalon. Cela ferait plus sérieux pour lui donner tes instructions.

**PIERRE** : Mais j'y allais, j'y allais. (*Il se dirige vers la chambre*)

**LAETITIA** : Pierre ?

**PIERRE** : Oui ?

**LAETITIA** : Tu sais que je t'aime, hein ?

**PIERRE** : Mais, moi aussi, ma chérie. (*Il sort*)

*Laetitia s'apprête à quitter l'appartement, mais lorsqu'elle a la main sur la poignée de la porte, elle s'arrête et s'adresse à Calliope.*

**LAETITIA** : Vous n'êtes pas femme de ménage, n'est-ce pas ?

**CALLIOPE** : Non.

**LAETITIA** : Et vous parlez et comprenez parfaitement le français.

**CALLIOPE** : Oui.

**LAETITIA** : Pourquoi cette comédie ? Qui êtes-vous vraiment ?

**CALLIOPE** : C'est un peu difficile à expliquer. Disons que je suis l'assistante-littéraire de Monsieur Mazaroff.

**LAETITIA** : Vous écrivez à sa place ?

**CALLIOPE** : Non, mais parfois il a besoin qu'on lui fasse quelques suggestions.

**LAETITIA** : Et pourquoi prétend-il que vous êtes sa femme de ménage ?

**CALLIOPE** : L'orgueil des écrivains. Ils aiment préserver l'image d'êtres à part concevant des choses exceptionnelles dans leur profonde solitude créatrice.

**LAETITIA** : Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? On s'aime.

**CALLIOPE** : Il a autant besoin de votre amour que de votre admiration. Souvent l'un ne va pas sans l'autre.

**LAETITIA** : Quand on s'aime, on ne devrait rien se cacher

**CALLIOPE** : Êtes-vous si sûre d'être sans secret pour lui ?

**LAETITIA** : Que voulez-vous dire ?

**CALLIOPE** : Il y a parfois des histoires d'amour bâties sur un mensonge.

**LAETITIA** : (*ouvrant la porte*) Je n'ai pas de compte à vous rendre. Je vous laisse à votre... ménage. Mais sachez que je veille.

**CALLIOPE** : Je n'en doute pas.

*Laetitia sort tandis que Pierre, désormais complètement habillé, revient dans le salon.*

**PIERRE** : Enfin seuls ! Je suis désolé pour cette interruption.

**CALLIOPE** : Elle reviendra.

**PIERRE** : Elle vous a dit quelque chose ?

**CALLIOPE** : Intuition féminine.

**PIERRE** : « Toutes les femmes du monde ne me feront pas perdre une seule heure » Napoléon Bonaparte. Un grand homme !

*(Il s'allonge sur le canapé)* Au travail ! Où en étions-nous ?

**CALLIOPE** : J'allais évoquer l'idée que votre héros devrait être confronté à un danger imminent qui l'obligerait à dépasser les dernières interrogations qui lui reste. Une sorte d'ultime rebondissement avant l'apaisement final.

**PIERRE** : Un danger... oui, mais lequel ?

**CALLIOPE** : Quelque chose de puissant, susceptible d'anéantir tous les efforts qu'il a faits pour se reconstruire jusqu'alors.

**PIERRE** : Attendez, attendez... Je vois, je vois, oui... ce pourrait être...

*La sonnette de l'appartement retentit à nouveau.*

Ah non ! Elle exagère !

*Il se lève, agacé, et va ouvrir la porte. Il découvre Dragomir, le concierge, qui tient en main une farde.*

C'est vous ! Qu'est-ce qui se passe ?

**DRAGOMIR** : Je vous dérange ?

**PIERRE** : Pour être franc oui, ce n'est pas le bon moment.

**DRAGOMIR** : Je viens pour une affaire très grave.

**PIERRE** : Ah.

**DRAGOMIR** : Je peux entrer ?

**PIERRE** : ... oui ...

**DRAGOMIR** : (*apercevant Calliope*) Je comprends. Vous n'êtes pas seul.

**PIERRE** : Effectivement (les présentant) Monsieur Dragomir, le concierge de l'immeuble et Madame... Ma nouvelle femme de ménage.

**DRAGOMIR** : (*l'observant de la tête aux pieds*) Vous ne ressemblez pas à une femme de ménage.

**PIERRE** : Oui, on lui a déjà dit, elle fera un effort pour la prochaine fois. Si vous pouviez m'éclairer tout de suite sur l'affaire grave qui vous amène, on gagnera du temps.

**DRAGOMIR** : (*brandissant la farde*) Vous reconnaissez ceci ?

**PIERRE** : C'est une farde, et alors ?

**DRAGOMIR** : Je l'ai trouvée dans une poubelle.

**PIERRE** : Vous faites les poubelles ?

**DRAGOMIR** : Seulement quand il y a un problème. Et là, il y a un problème.

**PIERRE** : Quel genre de problème ?

**DRAGOMIR** : Le tri.

**PIERRE** : Le tri ?

**DRAGOMIR** : Vous n'ignorez pas que dans notre immeuble tous les locataires ont l'obligation de jeter leurs déchets dans les bacs de tri, jaune, bleu, vert, brun...

**PIERRE** : Je le sais oui, mais encore ?

**DRAGOMIR** : Vous vous êtes trompé de poubelle. Ceci devait aller dans la poubelle bleue, pas dans la poubelle jaune.

**PIERRE** : Non, mais je rêve. Vous avez choisi maintenant pour me parler d'un problème de tri. On peut se tromper, non ? Et puis si ça se trouve, cette farde n'est pas à moi.

**DRAGOMIR** : C'est étrange. Il y a dedans tout un manuscrit. «Où te caches-tu ?» par Pierre Mazaroff.

**PIERRE** : (*hypocrite*) C'était là qu'il était ! Ça fait trois jours que je le cherche.

**DRAGOMIR** : Vous l'avez jeté.

**PIERRE** : Mais pas du tout, pas du tout ! C'est la femme de ménage !

**DRAGOMIR** : (*Se tournant vers Calliope*) : Elle ?

**PIERRE** : non ! L'ancienne ! Je suis sûr qu'elle l'a fait exprès pour se venger. Quand je lui ai dit que je ne voulais plus qu'elle travaille pour moi, elle m'a regardé avec un œil noir, mais noir ! Elle faisait peur. Déjà qu'elle était moche.

**DRAGOMIR** : Moche, ça je sais. C'est moi qui vous ai présenté Simona. Ma cousine. Par alliance.

**PIERRE** : Mais oui... mais oui... je me souviens ... Et, à l'époque, vous aviez très bien fait... mais elle a beaucoup changé.

**DRAGOMIR** : Elle a changé comment ?

**PIERRE** : Eh bien ...

**CALLIOPE** : L'alcool.

**PIERRE** : Voilà ! Un petit verre, de temps en temps, je n'ai jamais rien dit. Et puis un jour, je l'ai bien vue. Elle balayait en zigzaguant !

**DRAGOMIR** : En zigzaguant ?

**PIERRE** : Je lui ai demandé « Simona, vous allez bien ? » Et là, quand elle m'a regardé avec ses yeux qui n'étaient pas tous les deux sur la même autoroute et que j'ai senti son haleine chargée comme un trois tonnes, j'ai tout de suite compris.

**DRAGOMIR** : Autoroute ? Mais elle n'a pas le permis de conduire.

**PIERRE** : Non, mais c'est une image. C'est épouvantable l'alcoolisme... vous n'aviez rien remarqué ?

**DRAGOMIR** : Maintenant que vous le dites, peut-être... Désolé.

**PIERRE** : Vous n'y êtes pour rien. On ne choisit pas sa famille. En tout cas merci d'avoir retrouvé mon manuscrit. Je vous suis infiniment reconnaissant (*Il veut le prendre, mais Dragomir ne le lâche pas*)

**DRAGOMIR** : Je l'ai lu.

**PIERRE** : Ah.

**DRAGOMIR** : C'est une belle histoire.

**PIERRE** : Je vous remercie, c'est très aimable

**DRAGOMIR** : Votre roman est agréable à lire. C'est fluide.

**PIERRE** : Oh, j'essaye juste d'être accessible pour mes lecteurs, tout en défendant cette belle langue française qui, comme l'écrivait Maupassant, est « une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. »

**DRAGOMIR** : Vous êtes modeste. C'est bien. Mais moi je trouve que vous êtes aussi doué que Borislav Popovic.

**PIERRE** : Qui cela ?

**DRAGOMIR** : Borislav Popovic. Un auteur serbe.

**PIERRE** : (à Calliope) Monsieur Dragomir n'est pas français.

**CALLIOPE** : J'ai reconnu une pointe d'accent.

**DRAGOMIR** : J'ai appris votre langue grâce à la littérature de votre pays. Mais pour l'accent, c'est comme un papier adhésif. Ça colle aux doigts et on n'arrive pas à se débarrasser.

**PIERRE** : En tout cas merci pour le compliment même si je ne connais pas Boris Popo...

**DRAGOMIR** : Borislav Popovic

**PIERRE** : C'est ça.

**CALLIOPE** : (à Pierre) Vous devriez le lire. Son style est assez proche du vôtre.

**PIERRE** : Vous connaissez ce Popovic ?

**CALLIOPE** : Dix-sept livres. Le plus connu est intitulé « Les trois secrets du Danube ». Son chef-d'œuvre en deux mille dix-sept. Année au cours de laquelle il a, par ailleurs, renoncé à l'écriture, en affirmant qu'il n'avait désormais plus rien à dire.

**DRAGOMIR** : Vous avez raison. Personne n'a compris pourquoi ce silence brutal.

**PIERRE** (à Calliope) : Ne me dites pas qu'il s'est mis à construire des maquettes avec des allumettes ?

**CALLIOPE** : Son premier ouvrage, une tour Eiffel de trois mètres, a eu les honneurs de la presse.

**DRAGOMIR** : C'est exact. Votre nouvelle femme de ménage connaît beaucoup de choses.

**PIERRE** : (qui arrache la farde des mains de Dragomir) Ecoutez, je suis ravi d'avoir découvert l'existence de mon jumeau littéraire serbe, mais je ne voudrais pas vous prendre plus de votre temps. (Il pousse gentiment Dragomir vers la sortie) Je suis certain que vous avez une journée très chargée et...

**DRAGOMIR** : Je voudrais connaître la suite.

**PIERRE** : Pardon ?

**DRAGOMIR** : La suite de votre histoire. Je l'ai lue d'une traite pendant cette nuit. Maintenant je voudrais découvrir comment cela s'achève

**PIERRE** : Mais vous pourriez attendre qu'il paraisse en librairie.

**DRAGOMIR** : Non, attendre c'est trop long. Je vous ai rendu service, vous pourriez me faire ce plaisir.

**PIERRE** : (à *Calliope*) Il me demande la fin de l'histoire !

**CALLIOPE** : C'est embêtant, oui.

**DRAGOMIR** : La dernière phrase c'est : « Paul restait devant la porte hésitant à entrer. Tant d'années, tant d'espoirs déçus, tant de peurs d'une vérité qui aurait pu le détruire, tout lui revenait par images saccadées... » Alors est-ce qu'il entre ou pas ? Et est-ce que Pépita, son magnifique amour, est derrière la porte ?

**PIERRE** : Mais...mais...je n'en sais rien.

**DRAGOMIR** : Ce n'est pas gentil, vous vous moquez.

**PIERRE** : Je ne me permettrais pas... Voyez-vous, Monsieur Dragomir je ne fais pas partie de ceux qui font des romans comme des maisons préfabriquées sur plans. Je me laisse la faculté d'être surpris.

**DRAGOMIR** : Vous ignorez vraiment qui est derrière la porte ?

**PIERRE** : Quand j'ai écrit cette phrase, j'étais exactement comme Paul. Plein d'espoir fou, mais sans la moindre assurance. Comme dans la vie ! On ignore souvent qui est derrière la porte. Et croyez-moi, je sais de quoi je parle.

**DRAGOMIR** : Mais quand est-ce que vous allez savoir ?

**PIERRE** : Quand la porte s'ouvrira.

**DRAGOMIR** : Vous ne pouvez pas ouvrir la porte maintenant.

**PIERRE** : Eh non, ça ne marche pas comme cela. Il faut d'abord que je prenne un bain avec la femme de ménage.

**DRAGOMIR** : Ah bon ?

**PIERRE** : C'est de l'humour ! On peut rire, n'est-ce pas ? Les occasions deviennent rares...

**DRAGOMIR** : Je suis déçu, j'aurais voulu savoir.

**PIERRE** : (*poussant Dragomir vers la sortie*) Je vous fais une proposition. Allez réfléchir de votre côté. Est-ce que Pépita est derrière la porte ou pas ? Et si c'est le cas comment va-t-elle accueillir ce pauvre Paul ? Quand vous aurez songé à

cela, disons pendant une ou deux semaines, vous passez me voir et on en parle.

**DRAGOMIR** : J'ai déjà une petite idée.

**PIERRE** : Non, surtout pas ! Il faut prendre le temps de la réflexion sinon on glisse dans la facilité. Soyez créatif, Monsieur Dragomir, soyez créatif !

**DRAGOMIR** : Mais...

**PIERRE** : Je compte sur vous !

*Pierre lui ferme la porte au nez.*

**PIERRE** : Mais quel boulet !

**CALLIOPE** : Vous ne pouvez pas lui en vouloir de vous apprécier. Et, en plus, il a sauvé votre manuscrit.

**PIERRE** : *(jetant le manuscrit sur la table basse)* Sa vocation était d'être dans une poubelle.

**CALLIOPE** : Et si c'était un signe du destin ? Vos lecteurs attendent-ils que vous marquiez à tout prix l'Histoire de la littérature. Être juste un bon écrivain parfois suffit. Tous les auteurs ne rêvent pas d'entrer dans la collection de la Pléiade.

**PIERRE** : Excusez-moi d'avoir un peu d'ambition !

**CALLIOPE** : C'est étrange cette volonté nouvelle de faire un chef-d'œuvre plutôt qu'un bon livre. Il vous arrive quelque chose qui m'échappe.

**PIERRE** : Vous voulez la vérité ? L'âge. Vous ne pouvez pas comprendre, vous êtes immortelle.

**CALLIOPE** : Allons, vous n'êtes pas si vieux que cela.

**PIERRE** : Assez pour commencer à regarder en arrière et me dire que je me suis perdu en chemin. Auteur de best-seller, la belle affaire !

**CALLIOPE** : Vous crachez dans la soupe.

**PIERRE** : Justement ce que je veux à présent, ce n'est plus de la « soupe », mais du velouté !

**CALLIOPE** : Magnifique, mais tardif.

**PIERRE** : *(se replaçant dans le divan)*. J'avais déjà la pression des années, mais depuis ce matin vous y avez ajouté celles des heures et des minutes... Nous en étions à cet ultime rebondissement.

*Sonnerie du GSM de Pierre. Celui-ci est désespéré par cette nouvelle interruption. Il prend son mobile, regarde l'écran et tend l'appareil à Calliope.*

C'est lui. Mon éditeur. Répondez, moi je ne peux plus.

**CALLIOPE** : Mais qu'est-ce que je lui dis ?

**PIERRE** : Ce que vous voulez. Que je suis parti en Serbie avec le concierge. Je m'en fous !

**CALLIOPE** : Vous n'êtes pas courageux, Monsieur Mazaroff.

**PIERRE** : Il y a deux sortes de gens que les écrivains ont le droit et même le devoir de fuir, ce sont les huissiers et les éditeurs casse-pieds.

**CALLIOPE** : Allo ? Non, non, vous ne vous êtes pas trompé de numéro. C'est bien celui de Pierre Mazaroff. Non, je ne peux pas vous le passer. Qui suis-je ? Sa femme de ménage. Dois-je lui laisser un message ? Vous êtes inquiet ? L'imprimeur s'impatiente. Je pense que Monsieur Mazaroff est au courant, mais il « s'en fout ». Du moins, ce sont ses termes. Il a jeté le manuscrit que vous attendez à la poubelle. Allo ? Allo ? (à Pierre) Je crois qu'il vient de faire un arrêt cardiaque...

**PIERRE** : Alors, vous, dans le genre diplomate !

**CALLIOPE** : D'abord, vous ne m'avez pas dit d'être diplomate. Ensuite, je préfère mon genre au vôtre. Je déteste le mensonge. Dire la vérité n'a jamais tué personne... Du moins, je l'espère... Allo ? Allo ? Ah, je pensais vous avoir perdu. Vous êtes sans voix ? Oui, j'entends cela. Je vous rassure, son concierge a récupéré le manuscrit. Il l'a lu et il l'aime beaucoup. Mais Monsieur Mazaroff n'a pas l'intention de le finir. (*Pierre fait des gestes désespérés pour qu'elle raccroche*) Pourquoi ? Parce qu'il travaille sur un autre roman, qui l'intéresse bien plus. D'ailleurs, il n'ose pas vous le dire, mais il a l'intention de changer de Maison d'Édition... Allo ? Allo ? Il a raccroché.

**PIERRE** : Dit comme ça, c'est sûr, il va me faire un procès. Bravo !

**CALLIOPE** : Vous n'aviez qu'à lui répondre vous-même ! Et puis il vous suffira de lui rembourser l'à-valoir qu'il vous a versé.

**PIERRE** : Je ne peux pas ! J'ai tout dépensé.

**CALLIOPE** : Vous prendrez sur votre livret d'épargne. Vu les droits que vous avez touchés depuis toutes ces années cela ne devrait pas vous poser de problème.

**PIERRE** : J'ai de gros frais !

**CALLIOPE** : C'est ce que disait Victor Hugo à propos de l'assouvissement coûteux de ses besoins sexuels.

**PIERRE** : Il avait bien de la chance ! Moi la seule femme qui me coûte cher, c'est la mienne !

**CALLIOPE** : Je suis censée m'occuper seulement de votre vie littéraire, mais, là, vous en avez dit trop ou pas assez.

**PIERRE** : Ma femme et moi avons acheté ensemble cet appartement. Depuis notre séparation, pour pouvoir le garder, je lui paie une grosse somme tous les mois.

**CALLIOPE** : Vous auriez pu lui racheter sa part ?

**PIERRE** : C'est certain. Sauf que je n'ai jamais eu le sens de l'épargne. Comme Balzac !

**CALLIOPE** : Je vous croyais fourmi et je vous découvre cigale. Mais qu'est-ce qu'il a de si particulier cet appartement ?

**PIERRE** : Deux cents mètres carrés dans l'un des meilleurs quartiers de Paris. Ça peut rendre sentimental, non ? Alors, lorsque vous venez m'annoncer qu'il me restera bientôt juste assez de talent pour faire des maquettes, j'ai quelques inquiétudes financières légitimes.

**CALLIOPE** : Oh là là, vous essayez de m'apitoyer..

**PIERRE** : Je perds mon temps, je le sais. J'ignore si on vous l'a déjà dit, mais Calliope, ça rime tout de même avec salope.

**CALLIOPE** : Ne soyez pas grossier, j'ai horreur de cela !

**PIERRE** : Mon unique chance de ne pas couler corps et âme c'est que « L'homme réparé » devienne ma meilleure vente. Au travail. Et plus de GSM ! (*Il lui prend l'appareil des mains l'éteint et le place derrière le bar*) Fini d'être dérangé ! (*Il se repositionne sur le canapé*) Reprenons. Où en étais-je ?

**CALLIOPE** : Un rebondissement.

**PIERRE** : Voilà. Quelque chose de fort, d'inattendu.

**CALLIOPE** : Pourquoi pas l'intervention brutale d'un personnage qu'il avait perdu de vue et qui va tout remettre en question.

*Temps.*

**PIERRE** : Marie ! C'est Marie. Marie, l'épine plantée dans le cœur, la blessure invisible, celle par qui tous ses efforts de résilience peuvent être réduits à néant.

**CALLIOPE** : Il la croise au cours d'une soirée costumée organisée par son ami Julien. Elle a choisi de porter les oripeaux de la Mort et tient dans la main droite une faux. Il ne peut pas la reconnaître, mais ...

*Nouvelle sonnerie à la porte de l'appartement. Tous deux se figent.*

**PIERRE** : C'est un complot.

**CALLIOPE** : Une malédiction.

**PIERRE** : Je n'ouvrirai pas.

**CALLIOPE** : C'est peut-être important.

**PIERRE** : Je ne veux pas le savoir.

*Seconde sonnerie, insistante.*

**PIERRE** : Je n'irai pas.

**CALLIOPE** : Vous êtes agaçant.

*Elle va ouvrir la porte elle-même. Entre Béatrice.*

Madame ?

**BÉATRICE** : Madame ... Pierre est là ?

**PIERRE** : *(se levant d'un bond)* Béatrice ? Mais qu'est-ce que tu viens faire ?

**BÉATRICE** : Bonjour. Moi aussi je suis contente de te voir.

**PIERRE** : Tu aurais pu me prévenir que tu passais.

**BÉATRICE** : Je ne pensais pas te trouver... *(Se tournant vers Calliope)* occupé.

**PIERRE** : Ce n'est pas du tout ce que tu imagines. C'est ma femme de ménage.

**BÉATRICE** : Ah bon ? *(à Calliope)* Vous n'en avez pas l'air.

**CALLIOPE** : Je sais... Et vous ? Vous êtes ?

**BÉATRICE** : L'ex-femme de Pierre.

**PIERRE** : Mais pourquoi « ex » ? Nous sommes toujours unis devant Dieu et les hommes.

**BÉATRICE** : Je voulais justement te parler de cela. Seul à seul. Je ne pense pas que cela puisse intéresser ta « femme de ménage » qui, je le suppose, n'est pas juste payée pour ouvrir la porte.

**PIERRE** : Mais... mais... mais oui. *(Il va ouvrir le placard, prend un balai et le donne à Calliope)* Je lui disais justement qu'il ne fallait pas oublier de faire ma chambre...

**BÉATRICE** : Oui, ta chambre, c'est important ta chambre.

**CALLIOPE** : Bien monsieur Mazaroff. À vos ordres Monsieur Mazaroff.

**PIERRE** : *(la poussant vers la chambre)* oui, bon, ça va, n'en faites pas trop.

*Pierre et Béatrice restent seuls.*

**BÉATRICE** : Je pense que je préférais la précédente.

**PIERRE** : Elle était moche.

**BÉATRICE** : C'est sûr, celle-ci est beaucoup plus jolie. Tout à fait ton genre.

**PIERRE** : Je te jure qu'il n'y a rien entre elle et moi.

**BÉATRICE** : Si tu veux. De toute façon, cela ne me concerne plus. Nous deux, c'est terminé, tu fais ce que tu veux. Et moi aussi. C'est d'ailleurs pour cela que je voulais te voir. J'ai longtemps hésité à t'en parler, mais ... J'ai quelqu'un dans ma vie.

**PIERRE** : Ah ? Mais... c'est très bien ... Je suis content pour toi. Mais pourquoi avoir choisi de me le dire aujourd'hui ?

**BÉATRICE** : Parce qu'il m'a proposé de l'épouser.

**PIERRE** : Quoi ?

**BÉATRICE** : Je ne m'y attendais pas et j'ai dit oui.

**PIERRE** : Mais... mais... mais depuis combien de temps est-ce que vous êtes ensemble ?

**BÉATRICE** : Depuis un moment... Pour être tout à fait franche, avant même que nous ayons décidé de nous séparer.

**PIERRE** : Quoi ? Tu me trompais !

**BÉATRICE** : Pareil à toi.

**PIERRE** : Ah non ! Ce n'était pas du tout la même chose. Moi, c'était des aventures sans lendemain.

**BÉATRICE** : Disons plutôt qu'elles dépassaient rarement la semaine. C'était tout de même de l'adultère.

**PIERRE** : Si tu le vois comme ça...

**BÉATRICE** : De toute façon, c'est du passé. Libre à toi de continuer à séduire tes lectrices, tes groupies, moi j'ai besoin de passer à autre chose. Un mari qui me respecte, qui me regarde comme son unique compagne, qui est prêt à me voir vieillir sans chercher des compensations ailleurs. Cet homme-là je l'ai trouvé, il veut m'épouser et, dès lors, toi et moi nous devons divorcer.

**PIERRE** : Divorcer ! Quoi, maintenant ?

**BÉATRICE** : Le plus vite possible en tout cas. J'ai contacté un avocat. Il va falloir que toi aussi tu en aies un.

**PIERRE** : Tu as un avocat ? Mais pourquoi un avocat ? On peut s'arranger entre nous, non ?

**BÉATRICE** : C'est la procédure, Pierre.

**PIERRE** : Mais je ne suis pas prêt du tout. Tu pourrais attendre.

**BÉATRICE** : Attendre quoi ?

**PIERRE** : Je ne sais pas... Que tu sois certaine que ce type...

**BÉATRICE** : Je n'ai jamais été si confiante

**PIERRE** : Tu m'annonces ça brutalement. Ça fait tout de même un choc !

**BÉATRICE** : Épargne-moi ta grande scène. Je te connais. Inutile de jouer la comédie. Je veux effacer le passé et me reconstruire un avenir. Point barre.

**PIERRE** : Mais l'appartement ?

**BÉATRICE** : Aaaaah, bien sûr, l'appartement. C'est tout ce qui t'intéresse au fond. Je te revends ma part. Pour cinq cent mille euros.

**PIERRE** : Mais comment veux-tu ? Je suis au bord du gouffre financier, je ne peux pas...

**BÉATRICE** : Oh ! je t'en prie, tu n'es pas au bord du gouffre, tu n'as jamais été au bord du gouffre. Tes droits d'auteurs t'ont rapporté sept millions d'euros. Un joli pactole !

**PIERRE** : Dis donc, tu m'as l'air bien renseignée.

**BÉATRICE** : Qu'importe. Ce qui est certain c'est que tu n'es pas sur le point de faire la manche dans le métro. La vérité, Pierre, c'est que la simple idée de te séparer d'une partie de ton fric pour me le donner te rend malade. Parce que tu es un serré du portefeuille, que tu as des oursins dans les poches.

**PIERRE** : Je ne te permets pas.

**BÉATRICE** : Mais tu n'as plus rien à me permettre ! Pendant des années j'ai dû supporter ton avarice, alors maintenant si tu veux garder cet appartement, il va falloir cracher !

**PIERRE** : La vengeance. Voilà ce qui te motive. C'est pitoyable.

**BÉATRICE** : Moins que ton attitude de victime que tu affiches dès que tu es contrarié !

**PIERRE** : Dire que j'ai aimé cette femme !

**BÉATRICE** : Pitié ! Ne parle pas d'amour. Pas toi ! Tu n'y connais rien. Tu es un être autocentré, égoïste comme presque tous les écrivains.

**PIERRE** : Vas-y, sors tes couteaux, achève la bête !

**BÉATRICE** : Tu veux que je t'achève vraiment, Pierre ?

**PIERRE** : Au point où j'en suis. Mais je ne vois pas ce que tu peux trouver pour me mettre plus à terre.

**BÉATRICE** : J'ai toujours détesté tes livres.

**PIERRE** : Quoi ?!

**BÉATRICE** : Il fallait bien que je te le dise un jour. À part les deux premiers, je ne suis jamais parvenue à les lire jusqu'au bout.

**PIERRE** : Je te rappelle que lorsqu'on s'est rencontré à une époque où tu étais journaliste, tu as rédigé un excellent papier disant le plus grand bien sur mon premier roman.

**BÉATRICE** : C'était la seconde version de mon article qui a été publiée. La première a été refusée par mon rédacteur en chef. « Trop critique, sans nuances » m'a-t-il prétendu. Sa mère t'avait lu et t'estimait formidable. Alors...

**PIERRE** : Enfin, Béatrice, tu te rends compte que notre couple s'est bâti sur cet article.

**BÉATRICE** : Oui. Tu étais tellement persuadé que j'avais vu en toi un romancier exceptionnel que, pour me remercier de la publication, tu m'as aussitôt invitée au restaurant.

**PIERRE** : Le soir même on couchait ensemble et trois mois après, je t'ai demandée en mariage. Et tu as dit oui... Tu es immorale !

**BÉATRICE** : Non, naïve. Je te voyais beau gosse et j'ai cru que je pourrais t'aider dans ton travail. Mais il n'a jamais été question pour le génial Pierre Mazaroff d'accepter la moindre remarque, d'entamer un début de remise en question.

**PIERRE** : Mais qu'est-ce que tu leur reproches à mes livres ?!

**BÉATRICE** : Leur construction manque de subtilité, tes dialogues sont plats comme un disque vinyle et tes personnages ont la consistance d'une feuille de cigarette. Mais le pire, vois-tu, c'est ton manque d'inspiration. Cette absence de splendeur dans l'imaginaire.

**PIERRE** : Tu devrais faire attention à ce que tu dis.

**BÉATRICE** : Ah ! la vérité, ça fait mal, n'est-ce pas ? Surtout si elle vient d'une personne qui te connaît mieux que quiconque. Rien à voir avec tes lectrices nymphomanes qui t'encensent.

*Soudainement un bruit de tonnerre.*

Qu'est-ce que c'est ?

**PIERRE** : Un orage.

**BÉATRICE** : Dehors, il fait plein soleil.

**PIERRE** : Un orage intérieur.

*Nouveau coup de tonnerre suivi d'une pluie qui se déverse uniquement sur Béatrice comme si l'on penchait un arrosoir au-dessus de sa tête.*

**BÉATRICE** : Aaaaah ! Mais qu'est-ce que c'est ?

**PIERRE** : *(se reculant pour ne pas être éclaboussé)* Et bien, voilà, on dit des conneries et après on s'en prend plein la tronche.

**BÉATRICE** : Il y a une fuite d'eau au plafond !

**PIERRE** : Ça doit être cela, oui.

**BÉATRICE** : Ne me laisse pas comme cela, va chercher une serviette.

**PIERRE** : Une serviette... Oui, bien sûr.

*Pierre se dirige vers la chambre, mais la porte de celle-ci s'ouvre brusquement. De l'intérieur, Calliope lui lance une serviette de bain qu'il attrape au vol. Aussitôt, la porte de la chambre se referme avec violence.*

*(en aparté)* Je crois qu'elle est très fâchée... *(Il remet la serviette à Béatrice qui commence à se sécher)*

**BÉATRICE** : Mais ne reste pas là, apporte-moi des vêtements de rechange, je vais attraper la mort.

**PIERRE** : Ah... Je suis navré, mais j'ai viré tes affaires.

**BÉATRICE** : Quoi ? Tu as jeté tous mes vêtements ? !

**PIERRE** : Évidemment ! Ça fait un an que tu n'as plus mis les pieds ici.

**BÉATRICE** : Tu es un monstre, Pierre ! Tu es un monstre ! Ma part de l'appartement vient de grimper. Six cent mille euros !

*Elle quitte l'appartement en claquant la porte.*

**PIERRE** : Puisque je te dis que je ne peux pas...

*Calliope déboule dans le salon, énervée.*

**CALLIOPE** : Non, mais quelle peste, celle-là ! « Une absence de splendide dans l'imaginaire ». Mais pour qui se prend-elle ?

**PIERRE** : On vous imaginerait toujours calme, toujours sous contrôle, mais non.

**CALLIOPE** : Comment avez-vous pu épouser cette harpie ? !

**PIERRE** : Erreur de casting.

**CALLIOPE** : Prétendre détester vos romans. Elle seule sans doute contre des millions de lecteurs qui vous adorent ! J'aurais dû la foudroyer !

**PIERRE** : C'est amusant l'idée du nuage qui se déverse sur votre tête.

**CALLIOPE** : Un truc que m'a appris Zeus. Ça éloigne les humains qui vous agacent.

**PIERRE** : Efficace.

**CALLIOPE** : En tout cas elle ne vous embêtera plus durant un moment.

**PIERRE** : Je ne parierais pas là-dessus. C'est une entêtée.

**CALLIOPE** : Si nécessaire, je peux aussi déclencher des tornades.

**PIERRE** : J'aimerais autant qu'on évite de ravager mon appartement.

**CALLIOPE** : Oh, oui ! Votre appartement ! C'est vrai que c'est obsessionnel chez vous.

**PIERRE** : Bon, écoutez, les minutes passent, j'aimerais qu'on reprenne. *(Il se remet en position couchée sur le canapé)*

**CALLIOPE** : Dites... Vous êtes réellement avare ou elle a dit ça juste pour vous énerver ?

**PIERRE** : C'est utile cette conversation ?

**CALLIOPE** : Je me rends compte qu'après tout ce temps, je vous connais mal.

**PIERRE** : Peut-on revenir à l'essentiel ? Vous me parliez de Marie qui porte un costume représentant la mort lors d'une soirée déguisée...

**CALLIOPE** : Oui...

**PIERRE** : Je visualise parfaitement la scène. Elle est là avec un verre de vin rouge dans la main droite et sa faux dans la main gauche. Leurs regards se croisent furtivement et elle, surprise : « Raphaël, toi ici ? ».

**CALLIOPE** : Oui...

**PIERRE** : Lui ne la reconnaît pas. C'est juste la Mort qui l'appelle par son prénom. Ce qui le trouble profondément.

**CALLIOPE** : Oui...

**PIERRE** : ...Bon... Et ensuite ?

**CALLIOPE** : Je ne sais pas.

**PIERRE** : Comment cela, vous ne savez pas ?

**CALLIOPE** : Là comme ça, il ne me vient rien. Je manque d'inspiration.

**PIERRE** : Vous ne pouvez pas manquer d'inspiration, vous êtes une muse !

**CALLIOPE** : Une muse oui, pas une machine. Si vous voulez une réponse immédiate, faites appel à l'intelligence artificielle.

**PIERRE** : Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

**CALLIOPE** : Je ne sais pas... Là, c'est le brouillard. J'ai un « bug ».

**PIERRE** : Mais ce n'est pas du tout le moment !

**CALLIOPE** : Ah mais ça ne se contrôle pas. C'est sûrement votre femme qui, en m'énervant, m'a déconnectée.

**PIERRE** : Quelle emmerdeuse !

**CALLIOPE** : Plaît-il ?

**PIERRE** : Pas vous, ma femme ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

**CALLIOPE** : Il faut juste attendre. Cela s'est déjà produit. Au bout d'un moment, ça revient. J'ai juste besoin d'un peu de temps.

**PIERRE** : Du temps ? Mais on en a de moins en moins !

**CALLIOPE** : Je prendrais bien un alcool fort. Vous auriez du Metaxás, un spiritueux grec ?

**PIERRE** : Non... Du whisky, ça peut convenir ?

**CALLIOPE** : On peut tenter.

*Pierre va chercher dans son bar une bouteille et un verre à whisky.*

**PIERRE** : Je croyais qu'en Olympe on ne buvait que de l'ambroisie.

**CALLIOPE** : Oh, il faut arrêter avec toutes ses vieilles fadaises. Tenez Apollon, par exemple, lui, son truc ce serait la téquila. Et Hadès vous laisserait quitter ses Enfers pour une bouteille d'absinthe. Athéna abandonnerait un champ de bataille pour une vodka citron. On garde ça entre nous. Inutile de diffuser cela sur les réseaux sociaux.

**PIERRE** : *(Il lui apporte son verre de whisky)* Les dieux grecs sont des ivrognes. Et on s'étonne que le monde ait basculé dans le christianisme.

**CALLIOPE** : Dites donc, votre Jésus, il changeait l'eau en vin, non ? Pas mieux.

**PIERRE** : C'est un single malt de vingt ans d'âge. Ça coûte la peau des fesses. J'espère que vous apprécierez.

*Calliope boit le verre d'un seul trait suscitant l'indignation de Pierre.*

Mais vous n'avez même pas goûté !

**CALLIOPE** : Désolée. *(qui tend son verre)* Je peux en avoir un autre ?

**PIERRE** : Vous êtes sûre que l'alcool, ça va vous débloquer ?

**CALLIOPE** : Oh ! par pitié, servez-moi un autre verre. J'en ai besoin. Vous pouvez me faire confiance.

**PIERRE** : Ça se discute...

*Il la sert à nouveau, mais avec parcimonie.*

**CALLIOPE** : Vous êtes vraiment radin.

**PIERRE** : L'alcool embrume l'esprit. Et j'ai besoin que vous ayez les idées claires sinon on ne s'en sortira jamais.

**CALLIOPE** : C'est terrible d'être angoissé comme cela.

**PIERRE** : J'ai peut-être quelques raisons, non ? Depuis le début de la journée, j'ai l'impression que le monde entier m'est hostile.

**CALLIOPE** : Il faut voir le positif des choses. Vous vivez une épreuve qui va vous permettre de vous transformer en un homme nouveau.

**PIERRE** : L'ancien me plaisait beaucoup !

**CALLIOPE** : Un destin tout neuf frappe à votre porte, vous devriez lui ouvrir avec confiance.

*À nouveau, la sonnette de la porte de l'appartement se manifeste.*

**PIERRE** : C'est encore un de vos tours de passe-passe ?

**CALLIOPE** : Pas du tout.

**PIERRE** : *(qui va à la porte pour ouvrir)* On ne cessera donc jamais de m'emmerder !

*À la porte apparaît Dragomir. Il porte une boîte à outils.*

Encore vous !

**DRAGOMIR** : Je suis très désolé de vous déranger, mais j'ai croisé votre femme mouillée qui m'a dit qu'il y avait une fuite dans le plafond. Alors j'ai pris mes outils pour vous aider.

**CALLIOPE** : C'est vraiment aimable à vous Monsieur Dragomir.

**PIERRE** : Ma femme exagère toujours. Il n'y a rien. Vous pouvez rentrer chez vous.

*Dragomir force le passage pour entrer dans l'appartement.*

**DRAGOMIR** : Il faut tout de même que je regarde. Il ne faudrait pas que l'eau coule jusque dans l'appartement du dessous. *(Levant la tête au plafond)* On ne voit rien.

**PIERRE** : C'est ce que je dis, il n'y a rien.

**DRAGOMIR** : Mais votre tapis est mouillé.

**PIERRE** : Oui... maintenant que vous me le dites.

**DRAGOMIR** : C'est étrange.

**PIERRE** : ... Il y a forcément une explication... (à Calliope) n'est-ce pas ?

**CALLIOPE** : Un phénomène d'auto-inondation, peut-être ?

**DRAGOMIR** : « Auto-inondation » ? Je ne vois pas ce que c'est.

**CALLIOPE** : Vous avez certainement entendu parler, Monsieur Dragomir, de ces phénomènes de combustion humaine spontanée. Ces gens qui sans raison se mettent à s'enflammer, à se consumer pour finir en cendre. Eh bien, l'auto-inondation, c'est la même chose, mais avec de l'eau.

**DRAGOMIR** : Vous voulez dire magie ?

**CALLIOPE** : C'est légèrement plus compliqué que cela.

**PIERRE** : C'est technique, très technique. On ne va pas entrer dans les détails. En tout cas, merci de vous être déplacé, c'est vraiment aimable, mais vous avez vu, tout est en ordre. Il n'y a pas de dégâts des eaux et pour le tapis ce n'est pas grave, de toute façon je ne l'aimais pas.

**DRAGOMIR** : C'est pourtant un joli tapis.

**PIERRE** : (Il le pousse vers la sortie) Oui, mais il est trop bleu. Et tant de bleu c'est à la limite du supportable. Au revoir Dragomir.

**DRAGOMIR** : Je crois que c'est bien Pépita qui est derrière la porte.

**PIERRE** : Pardon ?

**DRAGOMIR** : J'ai réfléchi à la suite de votre roman. Et j'ai même mis quelques idées sur le papier. (Il sort un papier chiffonné de sa poche) Vous voulez voir ?

**PIERRE** : Mais il ne fallait pas ! Je vous ai dit qu'il n'y avait pas d'urgence.

**DRAGOMIR** : C'est ma nature, Monsieur Mazaroff. « Il ne faut pas remettre à demain ce qu'on peut faire trois jours avant ».

**PIERRE** : Oui, mais là, ça tombe mal.

**CALLIOPE** : (à Dragomir) Donnez-moi votre papier, je vais le lire, moi.

**DRAGOMIR** : (qui le lui donne) Vous buvez de l'alcool ?

**CALLIOPE** : Oui. Whisky. Vingt ans d'âge. Il est fameux.

**DRAGOMIR** : (à Pierre) Vous n'avez pas peur qu'elle aussi se mette à balayer en zigzaguant ?

**PIERRE** : *(en aparté)* C'est un cauchemar, un épouvantable cauchemar.

**CALLIOPE** : *(à Pierre)* Vous devriez lui offrir un verre. Votre concierge est quelqu'un de précieux. Il s'inquiète d'une inondation dans votre appartement, se penche sur le dernier chapitre de votre roman...

**DRAGOMIR** : C'est gentil à vous. Mais je ne voudrais pas importuner.

**PIERRE** : Voilà, il ne veut pas importuner.

**CALLIOPE** : Juste le temps de lire vos propositions. Asseyez-vous, ce ne sera pas long.. Asseyez-vous, je vous dis !

*(Dragomir prend place sur le canapé).*

*Temps.*

**PIERRE** : Un verre d'eau peut-être ?

**DRAGOMIR** : Whisky. C'est mieux.

**PIERRE** : Mais vous avez le droit de boire pendant vos heures de service ?

**DRAGOMIR** : Je suis concierge, pas fonctionnaire de police. Parfois pendant la journée j'aime bien boire un peu de rakia. C'est l'alcool national de Serbie. On le boit pour toute occasion. Le matin pour réchauffer l'esprit et réveiller le corps puis pour l'apéritif ou après le repas. Ou avant d'aller dormir. Et si vous êtes malade : Rakia ! Rage de dents : Rakia ! Maux de gorge : Rakia ! Mal de dos : Rakia ! Jamais en dessous de vingt degrés d'alcool et encore meilleur quand on approche les soixante.

*Pierre va prendre un verre pour Dragomir et sert le whisky à petite dose.*

**PIERRE** : Eh bien ! dites donc. J'espère qu'ils n'en mettent pas dans les biberons.

**DRAGOMIR** : C'est mon cousin qui fabrique la sienne. Il m'envoie des bouteilles. Je peux vous en garder une si vous le voulez.

**PIERRE** : *(lui tendant son verre de whisky)* Tenez, votre verre.

**DRAGOMIR** : Jolie couleur. Ça doit coûter...

**PIERRE** : La peau des fesses.

**DRAGOMIR** : Ah, j'aime beaucoup cette expression typiquement française. « La peau des fesses » !

**PIERRE** : Imaginée par Alphonse Allais. Journaliste et humoriste du 19<sup>e</sup> siècle. Un auteur qui n'a jamais manqué d'inspiration, lui.

**DRAGOMIR** : Vous ne buvez pas ?

**PIERRE** : ...Si...au point où on en est... (*Il prend un autre verre et se sert à boire*)

**CALLIOPE** : (*qui en profite pour tendre à Pierre son verre vide*)  
Vous connaissez l'expression : « Quand mon verre est vide je le plains, quand mon verre est plein je le vide ». Raoul Ponchon.  
Un contemporain d'Allais.

**PIERRE** : Vous n'êtes pas encore débloquée, vous ?

**CALLIOPE** : Je sens que ça vient...

**PIERRE** : (*de mauvaise grâce, il la sert*) Il y a bien un moment où je vais me réveiller et découvrir que c'était un cauchemar idiot.

**DRAGOMIR** : (*lève son verre pour porter un toast*) : Ziveli !

**PIERRE** : Comment ?

**DRAGOMIR** : Ziveli ! C'est comme « santé » en France. Chez nous, en Serbie c'est « À la Vie » !

**CALLIOPE** : Ziveli !

**PIERRE** : C'est ça oui... Ziveli...

**DRAGOMIR** : C'est un plaisir de partager un verre avec le plus important des écrivains de France. Du moins vivant.

**PIERRE** : Oui... Le souci, c'est de garder le titre lorsqu'on passe dans « la seconde catégorie ». La concurrence est plus sérieuse.

**DRAGOMIR** : Je crois que quand vous serez mort, on continuera à vous lire. Vous verrez.

**PIERRE** : Je verrai, je verrai... Façon de parler.

**DRAGOMIR** : On donnera votre nom à une rue de Paris.

**PIERRE** : Pourvu que ce ne soit pas une impasse.

**DRAGOMIR** : (*riant*) Ah ah, vous avez de l'humour.

**PIERRE** : Oui, mais la réserve s'épuise.

**DRAGOMIR** : C'est une chance de vivre grâce aux histoires qu'on écrit. Quand j'étais jeune, un professeur m'a dit : Dragomir, vous avez beaucoup d'idées, vous pourriez devenir un écrivain aussi connu que Vasco Pavik.

**PIERRE** : Pavik, oui bien sûr.

**DRAGOMIR** : Vous connaissez ?

**PIERRE** : Pas du tout, mais on s'en fout. Et donc vous êtes devenu concierge.

**DRAGOMIR** : On voudrait choisir sa vie, mais parfois c'est la vie qui choisit pour vous.

**PIERRE** : Il faut vouloir forcer le destin. C'est la volonté qui fait la différence.

**DRAGOMIR** : Et la chance.

**PIERRE** : La chance, ça se force aussi !

**DRAGOMIR** : Vous forcez tout, vous.

**PIERRE** : Un homme qui reste assis se fera toujours dépasser par un idiot qui marche.

**DRAGOMIR** : Alors vous êtes un très bon idiot !

**PIERRE** : Je vais le prendre comme un compliment.

**CALLIOPE** : Et vous, Monsieur Dragomir, vous êtes un homme surprenant ! Vos idées sont intéressantes.

(À Pierre, en lui donnant le papier) Lisez, cela vaut la peine.

**DRAGOMIR** : Vous êtes gentille. Ce ne sont que quelques suggestions.

**CALLIOPE** : Ne soyez pas modeste. C'est étrange que nos chemins ne se soient jamais croisés.

**DRAGOMIR** : Ah bon ?

**CALLIOPE** : (prenant la bouteille de whisky) Encore un peu de whisky ?

**DRAGOMIR** : Je ne voudrais pas...

**CALLIOPE** : Mais si, profitez-en. (Elle le sert, puis se sert) Savez-vous qu'il n'est jamais trop tard pour entamer une carrière littéraire. Marcel Proust a publié « À la recherche du temps perdu » à quarante-deux ans. Quel âge avez-vous ?

**DRAGOMIR** : Cinquante-trois.

**CALLIOPE** : Ah oui, tout de même. Vous êtes en bonne santé ?

**DRAGOMIR** : ...oui.

**CALLIOPE** : Vous êtes marié ?

**DRAGOMIR** : Oui, mais ma femme est en Serbie. C'est important ?

**CALLIOPE** : C'est mieux qu'elle y reste. Cela laisse des loisirs pour écrire.

**DRAGOMIR** : Je ne sais pas si...

**CALLIOPE** : Si vous en êtes capable ? J'en suis persuadé. Et je m'y connais.

**DRAGOMIR** : Ah bon ?

**CALLIOPE** : Vous n'imaginez pas le nombre d'hommes de lettres chez qui j'ai fait « le ménage ».

**DRAGOMIR** : Ah.

**CALLIOPE** : Je pourrais vous être utile.

**PIERRE** : Ah non !

**CALLIOPE** : Pourquoi pas ?

**PIERRE** : Mais vous êtes pire qu'une tapineuse !

**CALLIOPE** : Ah, je vous en prie ! Je vous l'ai dit, je déteste quand vous êtes vulgaire.

**DRAGOMIR** : Tapineuse ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

**CALLIOPE** : Aucune importance. (à Pierre) Alors, vous avez lu ce qu'il propose pour la suite ?

**PIERRE** : oui... bon, c'est bien imaginé. Mais, tout de même, je me demande si...

*Nouvelle sonnerie à la porte d'entrée.*

Mais qu'est-ce que c'est encore ?

**CALLIOPE** : Votre femme sans doute. Elle a dû sécher.

**PIERRE** : C'est si difficile que cela de me foutre la paix ?!

**DRAGOMIR** : (qui se lève, gêné) Je vais peut-être vous laisser...

**PIERRE** : (À Calliope) Je ne demande pourtant pas l'impossible. J'ai l'impression d'être dans des sables mouvants. Plus on se débat et plus ça s'enfoncé. Et vous, pendant ce temps-là, qu'est-ce que vous faites pour m'aider ?

**CALLIOPE** : Je bois.

**PIERRE** : Une muse alcoolique. Je suis tombé sur une muse fonctionnaire et alcoolique.

*(Nouvelle sonnerie appuyée)*

**PIERRE** : Et l'autre idiot qui veut son divorce sous prétexte qu'elle a rencontré le grand amour. Mais si elle avait lu mes livres, elle le saurait que le grand amour c'est une connerie !

**DRAGOMIR** : Je repasserai plus tard. (Il s'apprête à ouvrir la porte d'entrée)

**PIERRE** : Non, n'ouvrez pas !

*Trop tard. Bertrand déboule dans le salon.*

**BERTRAND** : Ah ! tout de même.

**PIERRE** : Ça, c'est la cerise sur le gâteau !

**BERTRAND** : Cela fait des heures que j'essaye de t'avoir au téléphone et, au moment où l'on décroche, me répond une folle qui me prétend que tu as jeté ton manuscrit.

**CALLIOPE** : Comment ça une folle ?

**PIERRE** : (à Calliope) Je pensais bien qu'il le prendrait mal.

**BERTRAND** : Qui est cette femme ? C'est elle ?

**PIERRE** : Ma nouvelle femme de ménage. Elle t'a répondu maladroitement, mais c'est son premier jour. Elle ne maîtrise pas... Bref, c'est un malentendu.

**CALLIOPE** : C'est ça oui. Un malentendu.

**BERTRAND** : Pierre, tu as jeté ce manuscrit ou pas ?

**PIERRE** : Mais pas du tout.

**DRAGOMIR** : C'est moi qui l'ai trouvé dans la poubelle !

**PIERRE** : On vous a demandé quelque chose à vous ? Non ? Alors, dégagez ! (*Dragomir sort rapidement*), J'hallucine ! Cette façon de se mêler de la conversation. Où va-t-on ? (*Il referme violemment la porte de l'appartement*).

**BERTRAND** : Je sens que tu me caches quelque chose. Et puis c'est quoi cet autre roman que tu es occupé à écrire ?

**PIERRE** : Eh bien... En fait... C'est très simple... Et par ailleurs... Enfin, tu vois... il arrive que ... C'est venu comme ça... Un besoin... oui, un besoin...

**CALLIOPE** : Je sens que ça va être long. (*Et tout en titubant légèrement, elle va s'installer dans le canapé*)

**BERTRAND** : Tu sais Pierre, la base des rapports entre un éditeur et son auteur, c'est la confiance.

**PIERRE** : Mais... mais... tout à fait.

**BERTRAND** : Toi et moi, nous avons construit quelque chose ensemble. Quelque chose de fort. C'est sûr, ça n'a pas été facile tous les jours. Nous n'étions pas d'office d'accord sur les chemins à prendre, mais nous nous sommes toujours appréciés et soutenus, même pendant les moments compliqués.

**PIERRE** : oui, ça, oui...

**BERTRAND** : J'ai tout fait pour que tu sois heureux, pour que tu n'aies aucune entrave à ta créativité. Je peux te dire que j'en ai fait plus pour toi que pour quiconque.

**PIERRE** : J'en suis conscient et je te remercie.

**BERTRAND** : Alors, dis-moi ? C'est quoi ce putain de livre que tu me fais dans le dos !

**PIERRE** : Je vais t'expliquer, ne t'énerve pas.

**BERTRAND** : Je ne m'énerve pas, j'ai juste l'impression de me faire cocufier et je n'aime pas cela !

**PIERRE** : Oh ! « Cocufier », ça fait vaudeville.

**BERTRAND** : Cela fait des semaines que j'attends ton roman. Des semaines que l'imprimeur me harcèle tous les deux jours pour savoir quand il peut programmer l'impression. Et toi, pendant ce temps, tu t'arranges pour m'enfumer ou pire pour ne pas répondre à mes appels. Et ça parce que tu es en train de vivre ta vie avec une autre histoire ? Et donc oui j'appelle cela se faire cocufier !

**PIERRE** : Je ne voulais pas t'en parler parce que je pensais au début que ce serait une aventure littéraire sans lendemain.

**CALLIOPE** : (*se vautrant dans le canapé*) Ne faites pas attention à moi, je vous écoute, mais j'ai un petit coup de pompe.

**BERTRAND** : Depuis quand ça dure ?

**PIERRE** : ...Six mois.

**BERTRAND** : Six mois, nom de Dieu !

**PIERRE** : C'est un projet auquel je crois beaucoup.

**BERTRAND** : Au point de jeter le manuscrit de notre roman à la poubelle.

**PIERRE** : C'est un accident, juste un accident.

**BERTRAND** : Je suis déçu, je suis terriblement déçu. Toutes ces années pour en arriver là. Et ce qu'elle m'a dit est vrai ? Tu veux me quitter ?

**PIERRE** : Vois-tu ce que j'écris est radicalement différent. Je pense publier sous un pseudonyme.

**BERTRAND** : Un pseudonyme ? Tu n'as même pas le courage d'assumer ta trahison. Mais vois-tu Pierre, j'ai des droits. Moi, on ne me quitte pas comme ça. Si tu pars ailleurs, cela va te coûter très cher. Tu as un contrat avec moi et il n'est pas terminé. Tu as reçu par avance une solide somme d'argent, alors j'exige d'avoir le livre pour lequel tu t'es engagé.

**PIERRE** : « J'exige », quelle tyrannie ! Sais-tu comment te surnomment ceux qui ont signé chez toi : Caligula ! Caligula, c'est tout dire.

**BERTRAND** : Eh bien, Caligula ne va pas se laisser poignarder dans le dos. Ou tu assumes tes engagements ou nous irons jusqu'au procès.

**PIERRE** : Tout de suite les menaces. Magnifique sens de la négociation ! Je saisis mieux pourquoi plusieurs de tes auteurs

ont claqué la porte ces derniers mois. À ce rythme, ta boîte va couler, mon pauvre Bertrand. Pire, être dépecée, après rachat, par un gros requin de l'Édition.

**BERTRAND** : Tu crois que j'ai absolument besoin de toi pour me maintenir à flot ? Réveille-toi mon pauvre vieux. Ce n'est plus toi la star de la maison. C'est Miléna Kotovitch. Une Russe authentique, elle. Et dans le top cinq des écrivains les plus lus du moment.

**PIERRE** : Miléna Kotovitch ! Une gamine opportuniste qui surfe sur la vague de la New Romance. Du cul et des cœurs blessés. Quelle misère !

**BERTRAND** : Une misère qui rapporte beaucoup.

**PIERRE** : C'est bien une parole d'éditeur, ça : « Qui rapporte beaucoup ».

**BERTRAND** : Ne crache pas dans la soupe, veux-tu. Car tu en as fameusement profité jusqu'ici. Je suis sérieux lorsque je te dis que j'attends que tu remplisses ton contrat. Et c'est moins une question d'argent que de principe. Pendant des années, j'ai accepté ton narcissisme, ta mégalomanie, ta procrastination, et tes doutes récurrents. Car, attention, Monsieur fait partie des écrivains fragiles, des émotifs de la plume, continuellement au bord de la dépression, qu'il faut sans cesse rassurer. Eh bien ça, c'est terminé ! J'en ai assez, vois-tu, d'être ton psy. Tu veux aller pourrir l'existence d'un autre avec ton livre soi-disant différent. Ne te prive pas. Mais nous ne mettrons un terme à notre contrat que lorsque tu auras rempli tes obligations. À la fin de cette semaine, je veux ton manuscrit terminé et corrigé.

**PIERRE** : Tu pourrais au moins proposer des délais raisonnables.

**BERTRAND** : Non, mais tu veux rire ? Ça fait deux mois que tu me fais poireauter !

*(Temps)*

**PIERRE** : D'accord, je suis en faute. Je n'aurais pas dû te laisser sans explications, mais ne laissons pas notre belle amitié, notre complicité se briser sur les écueils de l'incompréhension...

*(Sonnerie à la porte de l'appartement)*

Bordel de nom de Dieu !

**BERTRAND** : Tu attends quelqu'un ?

**PIERRE** : Je n'attends personne ! C'est même pour cela que tout le monde débarque chez moi !

**CALLIOPE** : N'ouvrez pas, c'est votre femme.

**PIERRE** : Vous, on ne vous pas sonné !

*Il va ouvrir et effectivement Béatrice entre d'un pas déterminé dans l'appartement.*

Toi ? Mais qu'est-ce que tu veux encore ?

**BÉATRICE** : Il me semble que nous n'avions pas fini notre conversation. Du moins avant qu'elle ne prenne l'eau. *(Surprise, elle découvre la présence de Bertrand)* Bertrand ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

**BERTRAND** : Je te rappelle que je suis l'éditeur de ton mari. Et toi ?

**BÉATRICE** : Tu le sais... Je suis venu lui annoncer que je voulais divorcer.

**BERTRAND** : Je t'avais dit de patienter.

**PIERRE** : Quoi ? Tu étais au courant ?

**BERTRAND** : ... C'est-à-dire que...

**CALLIOPE** : Ça va devenir intéressant.

**BÉATRICE** : Pierre, ta femme de ménage est vautrée dans le canapé.

**PIERRE** : On s'en fout ! *(à Bertrand)* Réponds à ma question toi ! Comment savais-tu pour le divorce ?

**BÉATRICE** : Ne dis rien. C'est moi qui vais le lui dire... Bertrand est mon amant. C'est avec lui que j'ai l'intention de me marier.

**PIERRE** : *(à Bertrand)* Toi ? Toi, c'est toi l'amant de ma femme ? Mais comment ?

**BERTRAND** : Eh bien... C'est très simple... Et par ailleurs... Enfin, tu vois...il arrive que...

**BÉATRICE** : Contrairement à toi, Bertrand est quelqu'un qui prête attention aux autres. Il a vu ma solitude, mon chagrin...

**PIERRE** : Et il en a profité pour te sauter !

**BÉATRICE** : Tu es grossier et répugnant, Pierre.

**CALLIOPE** : Ça lui arrive...

**PIERRE** : Comment ai-je pu être aveugle à ce point-là ? Mais quel idiot ! *(À Bertrand)* À chaque fois que tu m'invitais au restaurant, tu me disais « mais viens avec ta femme, ça lui fera plaisir ». Tu parles !

**BÉATRICE** : Tu es assez mal placé pour jouer les maris offusqués.

**PIERRE** : *(à Béatrice)* Alors, de ta part ça ne m'étonne même pas, tu as toujours été sournoise. *(À Bertrand)*, Mais toi, toi que j'ai considéré comme un ami avant d'être mon éditeur. Je suis déçu, très déçu. Quand je pense que tu as eu le culot de me

dire que la base des relations entre un éditeur et son auteur c'est la confiance !

**BÉATRICE** : Comment est-ce que tu as pu penser un instant qu'un homme comme lui pouvait être l'ami d'un homme comme toi ? Vous n'avez rien en commun. Il est généreux comme tu es avare, il est prévenant comme tu es distant, il est disponible comme tu es enfermé dans ta petite coquille d'écrivain qu'on ne doit surtout pas déranger. Il est tout ce que tu n'es pas et c'est justement pour cela que je l'aime.

**CALLIOPE** : L'argument ultime !

**PIERRE** : Vous !

**CALLIOPE** : Je sais, on ne m'a pas sonné.

**BERTRAND** : Écoute Pierre...

**PIERRE** : Non, c'est toi qui vas m'écouter. En d'autres temps, j'aurais pu exiger un duel...

**BÉATRICE** : Par pitié, arrête ton cirque !

**PIERRE** : Je serais tout à fait dans le droit de venger mon honneur !

**BÉATRICE** : Mais quel honneur ? Tu n'en as plus. Perdu depuis longtemps dans les chambres d'hôtel de toutes les villes où tu as fait des conférences ou des séances de dédicaces.

**PIERRE** : Est-ce que tu crois que ça m'amuserait, moi, d'être obligé d'emmener ces femmes dans mon lit ?

**BÉATRICE** : Ça, c'est la meilleure !

**PIERRE** : Mais tu ne te sais pas, toi, ce que c'est d'être le soir dans des villes de province où on ne connaît personne et où il ne se passe rien. On se sent abandonné comme un con dans sa chambre à vider le frigo-bar, découvrant la face cachée de la célébrité : la solitude. Alors on n'a pas le choix. Ou bien on sombre ou bien on baise ! (*Se tournant vers Bertrand*) Eh bien, dis-lui toi !

**BERTRAND** : Mais je n'ai jamais...

**PIERRE** : (*à Béatrice*) Je te rappelle que c'est lui, MON éditeur, TON amant, qui m'a envoyé perdre mon âme en province. Pendant ce temps-là, lui, ça lui laissait le champ libre !

**CALLIOPE** : (*en aparté*) Ce n'est pas faux.

**BÉATRICE** : Oh ! je t'en prie, ne tente pas d'inverser les rôles.

**BERTRAND** : Je te jure, Béatrice... Jamais je n'ai voulu...

**PIERRE** : Un menteur, voilà celui que tu veux épouser. Celui qui s'est juré de nous séparer, de détruire notre relation, notre amour !

**BÉATRICE** : Mais tu délirés complètement !

**PIERRE** : Si j'acceptais ce divorce, cela voudrait dire que je t'abandonnerais aux mains de ce manipulateur. Et ça, jamais ! Car même si nous sommes séparés, je garde une vraie tendresse pour toi. Que tu souhaites divorcer parce que tu m'en veux, je peux l'accepter, mais pas pour cet hypocrite qui après m'avoir volé ma femme veut aussi me faire un procès !

**BÉATRICE** : (à Bertrand) C'est quoi cette histoire ?

**BERTRAND** : Il a jeté son roman à la poubelle.

**PIERRE** : Par accident !

**CALLIOPE** : Et le concierge l'a retrouvé ! (Elle brandit la farde qui était sur la table basse)

**BERTRAND** : (à Béatrice) Je t'en ai parlé. Cela fait des semaines que je lui réclame son manuscrit. Il ne l'a pas terminé par manque d'inspiration, mais parce qu'il travaillait en douce sur un autre roman qu'il veut refiler à quelqu'un d'autre.

**PIERRE** : Avec raison !

**BÉATRICE** : Mais qu'est-ce que tu cherches, Pierre ? Bertrand est le meilleur éditeur de Paris.

**PIERRE** : Mais ma pauvre Béatrice, ton amant, dans le milieu, on l'appelle Caligula ! Épouse-le et tu deviendras comme Messaline, une putain impériale !

**BÉATRICE** : Oh !

**BERTRAND** : Non, mais tu t'entends là ? Tu me diffames, tu insultes Béatrice, mais tu crois quoi ? Que je vais te laisser nous emmerder sans réagir ? J'ai les moyens de te pourrir la vie, Pierre. Car non seulement c'est un procès que je vais te coller au cul, mais je vais aussi niquer ta carrière. Plus personne ne voudra t'éditer. Persona non grata dans toutes les Maisons d'Édition. Ah, tu vas les regretter tes petites séances de dédicaces quand tu crèveras d'ennui dans ton appartement !

**BÉATRICE** : S'il doit crever d'ennui, ce ne sera pas dans cet appartement en tout cas ! Je ne veux même plus te vendre ma part. Et je te rappelle ce que dit le Code civil : « nul ne peut être contraint à demeurer dans l'indivision ». Tout se réglera au tribunal !

**PIERRE** : Mais regardez-les ces deux-là ! Ils se sont bien trouvés. Un magnifique couple de vautours !

*Béatrice se dirige vers la sortie.*

**BÉATRICE** : Viens Bertrand. Nous n'avons plus rien à faire ici.

**PIERRE** : C'est ça, prenez votre envol.

**BERTRAND** : Tu es odieux. On se retrouvera devant la Justice.

*Calliope lève ses deux bras vers le ciel.*

**CALLIOPE** : Chronos, j'en appelle à tes pouvoirs.

*Changement soudain de lumière attestant que le Temps s'est arrêté. Tous, à part Pierre et Calliope, sont figés.*

**PIERRE** : Qu'est-ce qui se passe ?

**CALLIOPE** : C'est un de mes tours « de passe-passe ». Le Temps s'est figé pour toutes les personnes dans cette pièce sauf pour nous. Durant trois minutes maximum.

**PIERRE** : Vous ne cessez de m'étonner.

**CALLIOPE** : Et vous, vous n'arrêtez pas de faire n'importe quoi. Êtes-vous inconscient ? Vous êtes en train de tuer votre carrière !

**PIERRE** : Parce qu'elle vous intéresse toujours ? Vous l'avez dit vous-même, on est en fin de contrat. Vous allez avoir votre liberté et moi je vais jouer avec des allumettes.

**CALLIOPE** : Je n'ai pas passé toutes ces années à vous inspirer pour que tout s'écroule. Car une fois que vous cesserez d'être publié, que vos livres ne seront plus réimprimés, vous aurez écrit et vous aurez existé pour rien. Ne me dites pas que c'est cela que vous souhaitez ? J'ai peut-être une idée. Mais il faut que vous cessiez d'être continuellement dans l'agressivité.

**PIERRE** : J'ai des raisons, non ?

**CALLIOPE** : Vous n'arrêtez pas d'être dans la colère. Il n'y a rien à obtenir en gardant cette posture. Vous allez perdre, votre réputation, votre crédibilité et votre appartement.

*(Temps)*

**PIERRE** : Qu'est-ce que vous proposez ? Le mal est fait, non ?

**CALLIOPE** : De retourner en arrière. Il est impossible de changer le passé à l'exception de quelques minutes. Celles qui ont précédé mon intervention.

**PIERRE** : Et que dois-je faire ?

**CALLIOPE** : Calmer le jeu ! Ce qui veut dire promettre d'achever votre texte pour éviter le procès et laisser penser à Bertrand Solignac que vous ne le quitterez peut-être pas.

**PIERRE** : Et pour l'appartement ?

**CALLIOPE** : Vous acceptez le divorce et l'offre de votre femme.

**PIERRE** : Mais...

**CALLIOPE** : Vous avez l'argent. Bien sûr que vous l'avez.

**PIERRE** : ...oui... bon... peut-être.

**CALLIOPE** : C'est le prix de votre tranquillité.

*(Temps)*

**PIERRE** : Et si ça ne marche pas ?

**CALLIOPE** : Cela dépend uniquement de vous. Votre femme veut son divorce, votre éditeur veut son roman et vous vous voulez deux choses. Votre appartement. Et publier un chef-d'œuvre qui traversera les générations. Le principe de la réussite, c'est d'éviter les obstacles sur votre route. Si vous voulez avoir ce que vous voulez, donnez-leur ce qu'ils veulent.

**PIERRE** : ... Admettons. Mais après ? Vous...

**CALLIOPE** : Je vous ai dit que j'entrevois une solution.

**PIERRE** : Je n'ai pas d'autres choix que de vous faire confiance... Et maintenant ? On retourne à quel moment ?

**CALLIOPE** : Avant Caligula et Messaline... *(Elle tend les bras en l'air)* Chronos, j'en appelle à tes pouvoirs.

*La lumière change lentement avant de revenir à une lumière normale. Durant ce moment, dans un même mouvement de lenteur, chacun reprend la place qu'il occupait lors de la dernière réplique de Pierre : « Que tu souhaites divorcer parce que tu m'en veux, je peux l'accepter, mais pas pour cet hypocrite qui après m'avoir volé ma femme veut me faire un procès ! »*

**BÉATRICE** : *(à Bertrand)* C'est quoi cette histoire ?

**BERTRAND** : Il a jeté son roman à la poubelle.

**PIERRE** : Par accident !

**CALLIOPE** : Et le concierge l'a retrouvé ! *(Elle brandit la farde)*

**BERTRAND** : *(à Béatrice)* Je t'en ai parlé. Cela fait des semaines que je lui réclame son manuscrit. Il ne l'a pas fini non par manque d'inspiration, mais parce qu'il travaillait en douce sur un autre roman qu'il veut refiler à quelqu'un d'autre.

**PIERRE** : Heu...

**BÉATRICE** : Mais qu'est-ce que tu cherches Pierre ? Bertrand est le meilleur éditeur de Paris.

**PIERRE** : Heu...

**BÉATRICE** : Pierre ?

**PIERRE** : Heu...

**BERTRAND** : Qu'est-ce qu'il a ?

**BÉATRICE** : Pierre, tu vas bien ?

**PIERRE** : Pas trop en fait. Il faut que je m'asseye.

*Il va s'asseoir sur le canapé à côté de Calliope.*

**CALLIOPE** : (à voix basse) Qu'est-ce que vous me faites là ?

**PIERRE** : (à voix basse aussi) : Laissez-moi faire.

**BÉATRICE** : C'est parce que tu t'énerves trop, c'est très mauvais.

**PIERRE** : Non, ce n'est pas cela... C'est... C'est la maladie...

**BÉATRICE** : Quoi ? Tu es malade ?

**PIERRE** : Je ne voulais pas vous en parler... C'est un peu difficile en ce moment.

**CALLIOPE** : (en aparté) Oh ! Le salaud.

**BÉATRICE** : Tu as quoi exactement ?

**PIERRE** : Eh bien, les médecins l'ignorent, ils cherchent...

**BERTRAND** : Mais ils te disent quoi ?

**PIERRE** : C'est... c'est...C'est au niveau du cerveau !

**BÉATRICE** : Quoi ? Une tumeur ?

**PIERRE** : Pas nécessairement... Tu vois, le cerveau, c'est compliqué. Mais quand ils me regardent, ils ont, je trouve, un air inquiet.

**BERTRAND** : Quels sont tes symptômes ?

**PIERRE** : Des...des absences. Et des migraines aussi. Et parfois, je ne sais plus où j'ai mis mes affaires. Ou je les mets dans des endroits où ils ne devraient pas être. Ma montre dans le frigo, par exemple... Et puis mon manuscrit, dans la poubelle !

**BÉATRICE** : Mais c'est terrible !

**PIERRE** : En tout cas, ils m'ont dit qu'il fallait que j'évite les contrariétés et les émotions fortes.

**CALLIOPE** : (à voix basse) N'en faites pas trop tout de même.

**BÉATRICE** : Mais ils t'ont donné des médicaments ?

**PIERRE** : Pas beaucoup... C'est surtout pour la migraine. Quand ça commence, c'est affreux, une envie de se taper la tête contre les murs. Et puis pour écrire, ça n'aide pas...

**BÉATRICE** : Évidemment. (à Bertrand) Et toi qui le harcèles pour qu'il termine son roman !

**BERTRAND** : Mais c'est lui qui m'a dit qu'il en écrivait un autre.

**PIERRE** : Pardonne-moi Bertrand, j'ai tout inventé. Je voulais juste éviter de te parler de ma maladie. Il n'y a pas d'autre roman, il n'y a jamais eu d'autre roman. Mais rassure-toi, je vais finir celui que je t'ai promis. Le délai est court, mais j'y arriverai.

**BERTRAND** : On n'en est pas à quelques jours près.

**PIERRE** : J'y tiens. De toute façon, il faut que je le finisse rapidement... On ne sait jamais... si je meurs.

**BÉATRICE** : Allons, il ne faut pas dire cela...

**CALLIOPE** : (*se levant*) Dans son état, Monsieur sera mieux allongé.

*Pierre s'allonge.*

**PIERRE** : Vois-tu Béatrice, le divorce ne sera peut-être pas nécessaire. Si tu deviens veuve, tout sera plus facile.

**BÉATRICE** : Mais c'est horrible ! Il n'est pas question que tu meures.

**PIERRE** : Je ne peux rien te promettre.

**BÉATRICE** : Mais non, tu vas te battre comme tu l'as toujours fait.

**PIERRE** : Oui, bien entendu... C'est juste que parfois je suis tellement fatigué. Tu vois, rien qu'à l'idée que je vais devoir faire mes caisses pour le déménagement quand l'appartement sera vendu.

**BÉATRICE** : On n'en est pas là. Il faut d'abord que l'on sache précisément ce dont tu souffres, puis te laisser le temps de guérir.

**PIERRE** : Merci Béatrice... Je suis conscient que j'ai été injuste avec toi. Pardonne-moi. Tu as tout fait pour mon bien et moi j'ai été aveugle. Ah ! j'en suis bien puni maintenant. Malade... et solitaire. Heureusement qu'il me reste l'écriture.

**BERTRAND** : Mais oui, l'écriture. C'est le meilleur des remèdes. C'est ça qui va te remettre d'aplomb, te redonner de la force pour continuer à te battre.

**PIERRE** : Oui, mais si personne ne veut plus me publier...

**BERTRAND** : Oublie ce que je t'ai dit, j'étais sur le coup de la colère. Je ne savais que... Si tu m'avais prévenu... C'est évident que notre collaboration va se poursuivre. Tu es un pilier de notre maison.

**PIERRE** : Un pilier devenu fragile. Heureusement, tu as Miléna Kotovitch ...

**BÉATRICE** : Celle-là ? Une petite idiote qui écrit en balançant son cul.

**BERTRAND** : Enfin Béatrice !

**BÉATRICE** : Ah oui ! Évidemment toi, dès qu'une gamine scribouille trois lignes avec des histoires de coucheries !

**CALLIOPE** : Je crois que Monsieur Mazaroff a vraiment besoin de se reposer.

**BERTRAND** : Vous avez raison. On va te laisser Pierre. Je te rappelle dans quelques jours.

**BÉATRICE** : Et moi, je vais demander à mon avocat de retarder la procédure.

**PIERRE** : Je suis tellement désolé de vous ennuyer avec mes soucis de santé.

*Sonnerie à la porte d'entrée.*

**BERTRAND ET BÉATRICE** : Tu attends quelqu'un ?

**PIERRE** : Non, mais... c'est normal.

**BÉATRICE** : (à Calliope) Vous n'allez pas ouvrir ?

**CALLIOPE** : Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée.

**BÉATRICE** : En même temps, on ne cherche pas votre avis.

**CALLIOPE** : Dans ce cas. Puisque c'est si gentiment demandé.

**BÉATRICE** (À Pierre) : Je préférais la précédente.

**PIERRE** : Elle était moche.

*Calliope ouvre la porte et Laetitia entre en trombe dans l'appartement.*

**LAETITIA** : Pierre, pourquoi tu ne me réponds pas au téléphone ?  
(Découvrant Bertrand) Bertrand ?

**BERTRAND** : Laetitia ?

**BÉATRICE** : (à Bertrand) Tu la connais ? Qui est cette fille ?

**BERTRAND** : ... Laetitia est une de mes... employées.

**PIERRE** : (Pierre se lève d'un bond) (à Laetitia) Quoi ?! Tu travailles pour lui ?

**LAETITIA** : ... oui.

**CALLIOPE** : (en aparté) Je l'avais pourtant dit qu'il ne fallait pas ouvrir.

**PIERRE** : Mais alors... Quand on s'est rencontrés... C'est lui qui t'a envoyée ?

**LAETITIA** : Au départ oui... On devait juste faire connaissance, prendre un verre. Je devais t'interroger sur ton prochain livre, c'est tout. Je ne pensais pas que ça irait plus loin et que nous deux...

**PIERRE** : (à *Bertrand*), Tu es encore plus dégueulasse que je ne le pensais ! Tu obliges tes employées à coucher avec moi pour savoir où j'en suis dans mon écriture ?

**BÉATRICE** : (à *Bertrand*) Eh bien dis quelque chose toi !

**BERTRAND** : Laetitia, tu n'as pas fait cela ? Tu n'as pas... vous n'avez pas été dans le lit de ce type ?

**LAETITIA** : Je suis désolée Bertrand.. pardon.. Monsieur Solignac.

**BÉATRICE** : Vous vous tutoyez ou vous vous vouvoyez, il faudrait savoir.

**PIERRE** : Eh bien oui ! Elle s'est allongée dans le lit de « ce type » comme tu dis. Et elle y a même pris du plaisir ou bien elle a fait semblant comme une "professionnelle".

**LAETITIA** : Enfin Pierre, je ne te permets pas, je ne suis pas une...

**PIERRE** : (à *Laetitia*) Un petit peu de tout de même ! (à *Bertrand*), Mais je dois te remercier, j'ai passé des moments formidables. Tellement formidables que l'envie d'écrire est passée au second plan. Ah, c'est un sacré morceau la petite. Une insatiable.

**BERTRAND** : Laetitia, dis-moi que ce n'est pas vrai ?

**LAETITIA** : Bertrand, je ne suis pas comme cela, tu le sais bien.

**BÉATRICE** : Eh bien nous y voilà ! Ils se tutoient.

**PIERRE** : En somme, on est quitte. Toi tu couches avec ma femme et moi avec ta... ? Quelle est sa fonction dans ta Maison d'Édition ?

**LAETITIA** : Secrétaire !

**PIERRE** : Secrétaire. Secrétaire très particulière, sûrement.

**BÉATRICE** : Bertrand, j'aimerais une explication.

**BERTRAND** : Mais il n'y a rien à expliquer. Tu ne vas pas croire que... tu n'imagines pas...

**BÉATRICE** : (à *Laetitia*) : Mademoiselle, je vais vous poser une question facile. Y a-t-il ou y a-t-il eu quelque chose entre vous et Monsieur Solignac ?

**LAETITIA** : (à *Bertrand*) Mais je ne sais pas moi... Qu'est-ce que je dois lui dire Bertrand ?

**BÉATRICE** : Vous venez de répondre à ma question. Je m'en vais.  
(Elle s'apprête à sortir)

**BERTRAND** : Béatrice, ma chérie, je te jure que...

**BÉATRICE** : Je mettrai tes affaires dans un carton sur mon palier.  
Et il n'est pas nécessaire de sonner. (À Pierre) Quant à toi,  
Don Juan, je suis heureuse de voir que ta maladie n'a pas  
affecté ta trépidante vie sexuelle. Bonne continuation !

*Béatrice sort.*

**BERTRAND** : Béatrice !!

**CALLIOPE** : (en aparté) Et d'une !

**BERTRAND** : (à Laetitia) Tu ne pouvais pas te taire, toi !

**LAETITIA** : Mais Bertrand... Oh, je n'y comprends plus rien. Et  
puis c'est quoi cette histoire de maladie ?

**BERTRAND** : Pierre a, paraît-il, une tumeur au cerveau.

**PIERRE** : Oui... enfin... on n'en sait rien encore.

**LAETITIA** : C'est horrible ! Tu vas mourir ?

**PIERRE** : Comme tout le monde, mais en principe pas tout de suite.

**BERTRAND** : (à Laetitia) Avant de coucher avec lui, tu aurais dû  
te renseigner. Ah, elle va être belle votre romance amoureuse  
quand tu vas te retrouver infirmière !

**PIERRE** : Mais c'est qu'il nous fait une crise de jalousie,  
l'éditeur ! Deux femmes de perdues en un seul coup de dé. Pas  
de chance. Et tout ça pour un roman qu'il n'est même pas sûr  
de pouvoir publier.

**BERTRAND** : Ne joue pas à cela. N'oublie pas, malade ou pas, ta  
réputation et ton avenir sont entre mes mains.

**PIERRE** : Pareil. Ta réputation et ton avenir sont aussi entre  
les miennes. Crois-tu, si tu t'en prends à moi, que je me  
priverai de faire connaître à tous tes petites combines  
méprisables pour espionner tes auteurs et pour baiser leur  
femme ?

**BERTRAND** : Tu es une ordure !

**PIERRE** : Toi aussi. Mais on reste bons amis.

**BERTRAND** : (qui s'apprête à sortir) : Sur mon bureau vendredi au  
plus tard. Terminé et corrigé.

*Bertrand sort.*

**CALLIOPE** : (en aparté) Et de deux ! On avance.

**LAETITIA** : Il est vraiment fâché. (À Pierre) Tu m'en veux  
beaucoup ?

**PIERRE** : À ton avis ?

**CALLIOPE** : Il ne peut pas s'offrir le luxe de vous en vouloir.

**PIERRE** : Ah bon, pourquoi ?

**LAETITIA** : Oui, pourquoi ?

**CALLIOPE** : Parce que vous êtes son ultime amour. Celle qui va l'accompagner sur le douloureux chemin qui sera le sien. Il va avoir besoin de vous. Vous serez son phare lorsqu'il sera perdu dans le brouillard. Peut-être un jour, ne vous reconnaîtra-t-il plus, mais il sera heureux de vous voir pousser son fauteuil roulant lorsque ses jambes ne pourront plus le porter.

**LAETITIA** : (à Pierre) Tu ne pourras plus marcher ?

**PIERRE** : Mais si, mais si.

**CALLIOPE** : Et ça, ce n'est pas le pire. Il y aura ce moment où il ne pourra plus se rendre seul aux toilettes. Ensuite, il faudra lui mettre et lui enlever ses langes. (*Le visage de Laetitia se décompose*).

**PIERRE** : Ah non, pas ça !

**CALLIOPE** : Il faudra lui tenir la main quand il aura peur du vide et lui faire chaque jour des piqûres pour calmer ses épouvantables douleurs.

**LAETITIA** : Non, non, pas les piqûres !

**CALLIOPE** : Quand il aura des frissons de fièvre, il vous demandera de vous mettre tout contre son corps décharné. Et par amour pour lui, vous ferez l'impasse sur l'odeur âcre de ce corps en train de se délabrer ; par amour, vous ne craignez pas qu'il vous vomisse dessus.

**LAETITIA** : Oh, c'est dégueulasse !

**PIERRE** : Arrêtez.

**CALLIOPE** : Le soir, vous écouterez sa respiration difficile quand il dort, craignant d'entendre un râle ou d'assister à un soubresaut fatal.

**PIERRE** : Oui, bon ça suffit !

**CALLIOPE** : (*toujours à Laetitia*) Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir ?

**PIERRE** : Mais puisque je ne suis pas malade !

**CALLIOPE** : Si, Pierre, vous êtes malade, très malade... (À *Laetitia*) Il reste dans le déni, mais bientôt il va accepter... avec votre aide.

**LAETITIA** : Je...je suis désolée... mais...mais je ne pourrai pas... Je ne peux pas voir les gens souffrir.

**PIERRE** : Je te dis que je ne suis pas malade !

**LAETITIA** (*qui s'enfuit*) Adieu Pierre... pardonne-moi... je suis navrée.

*Elle sort.*

**CALLIOPE** : Et de trois !

**PIERRE** : Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

**CALLIOPE** : C'est vous qui avez commencé, non ? « Les médecins ne savent pas, ils cherchent... c'est au niveau du cerveau... le divorce ne sera peut-être pas nécessaire. Si tu deviens veuve, tout sera plus facile... ». Vous auriez dû être acteur. Ma soeur Melpomène, muse de la tragédie, vous aurait adoré.

**PIERRE** : Il fallait neutraliser les autres, mais Laetitia ?

**CALLIOPE** : Ne me dites pas que vous avez cru à un amour véritable ? Ce genre de fille aime qu'on les aime, ça ne veut pas dire que leurs sentiments soient sincères.

**PIERRE** : Et dire que vous n'étiez pas censée vous mêler de ma vie privée !

**CALLIOPE** : Vous vouliez avoir la paix, c'est fait.

**PIERRE** : Cela ne règle pas le problème principal. La fin de notre contrat qui me réduit à être un écrivain asséché.

**CALLIOPE** : Je vous ai dit que j'avais une idée. Je vais faire pour vous ce que je n'ai jamais fait pour aucun des auteurs dont j'ai été la muse.

**PIERRE** : Vous renouvez notre contrat ?

**CALLIOPE** : C'est impossible. Le règlement...

**PIERRE** : Oui le règlement... Alors cette solution ?

**CALLIOPE** : Elle est actuellement dans l'escalier et elle monte jusqu'ici.

**PIERRE** : Encore une visite ? Nous n'arriverons jamais à tout achever avant minuit.

**CALLIOPE** : Les délais n'auront bientôt plus d'importance.

**PIERRE** : Êtes-vous sûre ? Je me méfie...

**CALLIOPE** : Tout dépendra de vous. De votre capacité à coopérer.

*Nouvelle sonnerie à la porte de l'appartement.*

Ne dites rien et laissez-moi parler.

*Calliope va ouvrir. Entre Dragomir.*

Entrez, cher Dragomir.

**DRAGOMIR** : Je suis très désolé de vous déranger. Mais j'ai eu une voix dans ma tête qui disait que je devais revenir. Peut-être l'effet du whisky ?

**CALLIOPE** : J'avais justement des excuses à vous faire. Je vous ai menti. Je ne suis pas femme de ménage.

**DRAGOMIR** : Je m'en doutais un peu.

**CALLIOPE** : À cause de la tenue, je sais. Dites-moi, savez-vous ce qu'est une muse, Dragomir ?

**DRAGOMIR** : Je pense oui... Une femme qui inspire les artistes.

**CALLIOPE** : Eh bien, je suis la muse de Pierre Mazaroff. Depuis des décennies.

**DRAGOMIR** : (à Pierre) Vous avez beaucoup de chance.

**PIERRE** : Il paraît. Mais la chance, ça ne dure pas.

**CALLIOPE** : Il y a longtemps, Monsieur Mazaroff et moi-même avons conclu un contrat de collaboration. Il tenait la plume et moi je lui suggérais des idées utiles à la structure de ses fictions, au caractère de ses personnages, au développement de ses intrigues. Mais ce contrat avait une date limite. Celle de ce jour. Dès minuit, je n'ai plus le droit de l'inspirer.

**DRAGOMIR** : (à Pierre) Ah. C'est embêtant pour vous.

**PIERRE** : Je confirme.

**CALLIOPE** : Mais j'ai découvert chez vous, cher Dragomir, des capacités surprenantes. De celles qui sont précieuses pour ceux dont l'imaginaire manque cruellement de souffle. Je me demandais si vous accepteriez de devenir... la nouvelle muse de Monsieur Mazaroff ?

**PIERRE** : Quoi ? C'est ça votre solution ?!

**DRAGOMIR** : Moi muse ? Mais je suis déjà concierge.

**CALLIOPE** : Les deux fonctions ne sont pas incompatibles.

**PIERRE** : Non, mais c'est une blague ?

**CALLIOPE** : Il s'agirait de passer, de temps en temps chez Monsieur Mazaroff. Pour discuter de ses écrits, lui suggérer des intrigues, lorsqu'il ne les trouve pas lui-même.

**PIERRE** : Mais qu'est-ce qui vous prouve qu'il aura les idées qu'il me faut ?

**CALLIOPE** : Parce qu'il sera sous contrat avec moi.

**PIERRE** : Quoi ?

**DRAGOMIR** : Je ne comprends pas tout.

**CALLIOPE** : Je vous propose, Monsieur Dragomir, de passer un contrat avec moi comme je l'ai fait jadis avec Pierre Mazaroff. À vos inspirations s'ajouteront les miennes que je vous soufflerai et que vous lui transmettirez fidèlement, durant le temps de notre accord. À nous deux, nous ferons de lui un romancier respecté de tous, des lecteurs, comme de la critique.

**DRAGOMIR** : Je comprends... Mais pourquoi je ferais cela ? Concierge, c'est un travail qui n'est pas mal payé. Mais être muse, ça rapporte combien ?

**CALLIOPE** : Libre à Monsieur Mazaroff de vous verser une partie de ses droits.

**PIERRE** : Ah non !

**CALLIOPE** : C'est vrai qu'il a déjà beaucoup de frais. Alors, en échange, il vous prêtera sa plume, vous aidera à publier et vous fera entrer dans sa Maison d'Édition. Vous serez sa muse, il sera votre mentor. Un échange de bons procédés en quelque sorte.

**DRAGOMIR** : Moi ? Être écrivain ?

**CALLIOPE** : Aussi célèbre que Borislav Popovic. Vous ferez des best-sellers, des interviews dans les journaux, en radio, à la télévision. « Dragomir, le concierge serbe devenu un des auteurs parmi les plus vendus en France ». Les journalistes vont adorer ce narratif. Qu'en dites-vous ?

**DRAGOMIR** : Cela me plairait, oui... Mais vous allez venir tous les jours chez moi ?

**CALLIOPE** : Vous capterez ma présence, mais vous ne me verrez jamais. Je resterai invisible jusqu'au terme de notre contrat.

**PIERRE** : Je vous préviens, elle déteste les salles de bain !

**DRAGOMIR** : Pourquoi les salles de bain ?

**CALLIOPE** : Ne faites pas attention. Monsieur Mazaroff aime montrer qu'il a de l'humour. Vous verrez, on s'y habitue. Si vous acceptez ma proposition, je descends tout à l'heure chez vous pour la signature du contrat.

**DRAGOMIR** : C'est tout de même... « magie ».

**PIERRE** : C'est plus compliqué que cela. Elle vous expliquera. Un conseil. Pour la durée de votre contrat, pas moins de vingt-cinq ans.

**DRAGOMIR** : Si vous voulez... Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

**CALLIOPE** : Je pense qu'il y a quelqu'un qui s'impatiente devant votre loge. Encore un problème de sac poubelle.

**DRAGOMIR** : Vous êtes bizarre, vous. Vous connaissez des choses que les autres ne savent pas. Je vous laisse. À tout à l'heure. Dites, c'est comment votre nom ?

**CALLIOPE** : Calliope.

**DRAGOMIR** : C'est très joli.

**PIERRE** : C'est très grec.

**DRAGOMIR** : Monsieur Mazaroff, je passerai vous voir sans faute demain.

**PIERRE** : J'espère que j'aurai eu le temps de me remettre de cette journée.

*Dragomir sort.*

**CALLIOPE** : Vous voyez, tout s'arrange.

**PIERRE** : Et s'il décide, un jour, de me laisser tomber comme vous ?

**CALLIOPE** : Son destin est désormais lié au vôtre. Comme celui d'Auguste Maquet le fut à celui d'Alexandre Dumas.

**PIERRE** : Mauvais exemple, ça s'est terminé en justice.

**CALLIOPE** : Essayez de savourer la chance qui vous est offerte. Vous alliez tout perdre !

**PIERRE** : Et s'il se met en tête de repartir pour la Serbie ?

**CALLIOPE** : Cela n'arrivera pas. Sauf pendant les vacances pour voir sa femme. Vous attendrez son retour ou vous partirez en Serbie avec lui.

**PIERRE** : Et si on ne s'entend pas ?

**CALLIOPE** : Il va vous falloir faire un effort. En fin de compte, cela ne vous fera pas de mal de sortir de « votre petite coquille d'écrivain », pour reprendre l'expression de votre charmante épouse.

**PIERRE** : Et si l'envie me vient de communiquer directement avec vous ?

**CALLIOPE** : Dès que je serai sortie de votre appartement, ce ne sera plus possible.

**PIERRE** : Il nous reste quelques heures pour trouver la fin de..

**CALLIOPE** : Non. Vous et votre whisky m'avez épuisée.

**PIERRE** : Dommage, je m'étais habitué à vous.

**CALLIOPE** : Il faut que je parte, vous allez devenir sentimental.

**PIERRE** : Une dernière question. Vous auriez pu me laisser ainsi, sans solution de rechange. Pourquoi faites-vous cela pour moi ?

**CALLIOPE** : Je ne sais pas... Peut-être juste pour vous prouver que Calliope ne rime pas toujours avec salope.

**PIERRE** : Merci.

**CALLIOPE** : Enfin un remerciement ! J'avais raison de ne pas désespérer de vous. Vous avez du talent et maintenant vous allez peut-être découvrir que vous pouvez être un autre, plus généreux, moins égocentrique, désormais attentif aux gens qui l'entourent. Vous verrez, on le percevra dans vos prochains romans.

**PIERRE** : Eh bien... Adieu... Je suppose qu'on ne s'embrasse pas.

**CALLIOPE** : Les humains peuvent ressentir le souffle inspirant des Muses, mais seuls les dieux reçoivent leurs baisers. Ah, j'allais oublier. *(Elle cherche dans son sac)* Un petit cadeau d'adieu. Sans doute n'en aurez-vous pas l'usage, mais sait-on jamais ? Gardez-le en souvenir de moi. *(Elle lui remet une boîte carrée emballée d'un papier cadeau)* Tenez. Ne l'ouvrez pas tout de suite. Attendez que je sois partie.

**PIERRE** : Pourquoi ?

**CALLIOPE** : Vous comprendrez... Adieu.

*Elle sort. Pierre reste un instant planté là, perdu. Puis il va se servir le fond de la bouteille de whisky, boit un peu, dépose ensuite son verre et commence à déballer le cadeau.*

**PIERRE** : Ah la garce ! Des boîtes d'allumettes !

Noir

**FIN**